

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



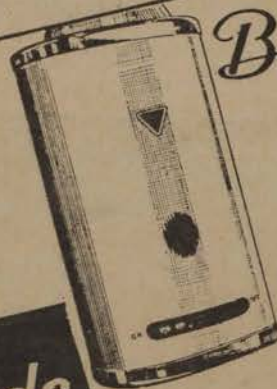
**ONT COLLABORE
A CE NUMERO**

- S. SKIPIS
- C. BUREL
- A. S. CHEHATA
- A. KHEDRY
- E. TROUVERE
- C. LIENARD
- J. E. CHARLES
- M. JEHIEL
- L. OVIDE
- B. CHAMPIGNEULLE
- R. DUMESNIL
- J. L. BRUCH
- ELLY NYSS
- J. DOMBASLE
- F. JEANSON
- L. TREICH
- M. MAURON
- V. HUGO
- J. VALLÈS
- L. LEPINE
- C. KEROFILAS
- J. GALLOTTI
- R. KEMP
- D. ROPS
- P. DESCAVES
- H. PERIDIS
- ORION
- SEM

P.T. 10

SHELL BUTAGAZ

vous offre



un Bain Chaud
P.T. 2 1/2

une Douche Chaude
5 m/m



CHAUFFE - BAINS
à partir de L.Eg. 36

CHAUFFE - EAU
à partir de L.Eg. 18

FACILITES DE PAYEMENT

DEMANDEZ UNE DEMONSTRATION A NOS SALLES DE VENTE

LE CAIRE : 28 Soliman Pacha
ZAMALEK : 22 Hussein Sabri Pacha

HELIOPOLIS : 85 Khalifa El Maamoun
ALEXANDRIE : 41 Safia Zaghloul

AGENCES DANS LES PRINCIPALES VILLES DE LA HAUTE ET BASSE EGYPT



"LA PHYTOLINE"

Beurre Végétal qui remplace
le Beurre naturel dans toute
préparation culinaire.

c'est un produit
KAFR-ZAYAT

GRANDS MAGASINS
CHALONS

la Maison de Qualité

FONDES EN 1868



ALEXANDRIE

23, RUE CHERIF PACHA
(R.C.A. 3999)

LE CAIRE

IMMOBILIA RUE KASR EL NIL
(R.C.C. 35146)

Exposition Générale
des Jouets et Etreennes

A DES PRIX EXCEPTIONNELS

FIRST ESTABLISHED IN 1908

CONTOMICAILOS, SONS & Co. Ltd.

(Incorporated in the Sudan)

Registered Head Office:

KHARTOUM - SUDAN

BRANCHES THROUGHOUT THE

SUDAN - EGYPT - ERITREA

MERCHANT BANKERS — SHIPOWNERS — CHARTERERS SHIPPING, FORWARDING AND
INSURANCE AGENTS — EXPORTERS OF SUDAN COTTON AND PRODUCE — IMPORTERS OF
GENERAL MERCHANDISE — DEALERS IN MOTOR CARS AND TRUCKS — TOURIST AGENTS
— WAREHOUSEMEN.

TEL. ADDRESS ALL OFFICES: "CONTOLOS."

ASSOCIATE COMPANIES:

G. A. CONTOMICHALOS, Ltd., LONDON
CONTOMICHALOS, SONS & Co. (Levant) Ltd.
COMPANIA MARITIMA CONTOMICHALOS S.A. PANAMA

LONDON AGENTS:

GALBRAITH, PEMBROKE & Co., Ltd.
67, BISHOPSGATE, LONDON, E.C.2.

ALEXANDRIA OFFICE: 8, Rue Fouad Ier.
Tels. 29454-28267-20189. (R.C.A. 28102).

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250'

Rédaction - Administration :
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE — Tél. 49235

Prière d'un Oriental sur l'Acropole (Extrait)

Voici, dans ma poche, le livre d'Allah. Il est mon soutien dans les heures difficiles de ma vie. Et voici un autre livre d'Allah, dont les pages s'étendent devant moi, entre ciel et terre, et vont enfin se rejoindre à l'horizon. Seigneur, partout vos merveilles parlent et nous sollicitent...

Seigneur, c'est ici que Socrate fut condamné. Quel sentiment m'agite quand je pense que ce prophète, qui se réclamait de la « vérité », fut lui aussi torturé et tué au nom d'une autre vérité: N'est-il pas un exemple frappant, semblable à celui que donnèrent les martyrs chrétiens qui, cachés dans des cavernes ou des temples secrets, dessinaient sur leurs murs, l'image d'un Christ crucifié et ressuscité: Seigneur, faudra-t-il donc toujours que, là où naît une vérité, naisse en même temps l'injustice que devra subir le prophète portant cette vérité? O Seigneur, vous qui englobez cet Univers, soyez témoin que nous avons vu des peuples s'acharner contre les Grands de ce monde et les tuer au nom de la Vérité ou bien même en prétendant défendre Votre lumière!...

Seigneur, je contemple maintenant ces vestiges de la Grèce Ancienne et ils me disent des paroles profondes. Ils me disent que nous ne devons pas mépriser ceux qui nous contredisent, car ce qui nous paraît aujourd'hui absurde peut s'avérer vrai demain. Une pensée impartiale et une âme fertile peuvent seules apprécier les avis contraires et y trouver une leçon ou un profit.

Debout sur ces pierres témoins d'une civilisation florissante, je regarde au loin ces monticules et ces arbres baignés de brume, et cette image estompée éveille dans ma mémoire l'écho d'un temps de gloire révolue, mais les doux frissons qui caressent mon âme me font croire que cette gloire ancienne n'est point morte, qu'elle continue à briller bien haute dans ce feu qui jaillit sans cesse de la pensée humaine.

O mon âme, cette gloire disparue en apparence et toutes ces croyances qui ne peuvent être contradictoires, sont là, partout, dans cet air que je respire, et Dieu, les dominant du haut de cet Olympe, les fait briller de Sa magnificence. O mon âme, empresse-toi de saluer ce spectacle immortel. Agenouille-toi et médite le sens de cette grandeur. Toi si futile, retient de cette apothéose une leçon inoubliable.

O mon âme, va, pars, voyage. Etends les limites de ton horizon. Apprends à connaître les hommes. N'aie point peur de l'immensité de cet Univers. Va et ne t'arrête que là où apparaît une étoile ou jaillit une flamme. Pareille à cet artiste qui fit l'Acropole, prends de chaque modèle imparfait, ce qu'il a de meilleur. C'est ainsi que tu pourras approcher le visage de l'Harmonie...

Voici, dans ma poche, le livre d'Allah. Et voici, devant moi les pages d'un autre livre. Quel est des deux, Seigneur, le plus grand ?

(Traduit de l'Arabe par A. Khédry).

ABDEL SALAM CHEHATA.

CONTE DE NOEL

Minuit tinte à l'église la plus proche. Bertrand, las de tant d'heures de veille, somnole sur ses feuilles, l'inspiration, lente à venir encore ce soir, se rit de lui. D'un geste, il strie l'air de sa main, se redresse avec brusquerie, pour se pencher à nouveau sur les papiers couleur d'ivoire qu'il affectionne plus particulièrement. Les imaginations du poète se sont enfuies avec les derniers soleils de Décembre. Depuis trois jours, il neige avec une régularité mécanique; depuis trois jours, le ciel n'arrête pas d'être gris, taciturne, étouffant de tristesse et d'ennui. Seul le travail prévaut contre cette torpeur de l'hiver. Le travail..... ou l'amour.

Bertrand évoque l'appartement de Ginette dans le quartier élégant de Neuilly. Qu'il ferait douillet à ses pieds, dans la tiédeur des coussins et le luxe des velours. Elle s'étendrait sur la bergère en bois de rose, elle jouerait de sa mule comme un enfant de son sabot, elle serait alanguie avenante. Bien sûr, elle entortillerait ses doigts dans les franges des poufs; Bertrand n'aime pas ce léger amusement; elle soufflerait nonchalamment sur les velours, riant aux poils qui se rebroussent.

Aujourd'hui, 23 Décembre, Bertrand s'efforce de terminer ce long poème dédié à Ginette, tout pétri d'elle-même, il semble au jeune homme qu'elle seule en a modelé l'esquisse. Elle est présente, avec sa vie, facile, son entrain, ses caprices de femme, sa douceur d'amoureuse, ses badinages enfin. Bertrand la craint bien un peu; ou, plutôt, ne se méfie-t-il pas de sa vie ?

Quoi? des doutes? Il est plus qu'un jeu pour elle. Oui. Il se l'affirme véhémentement. Elle sait le protéger contre ses vellétés, ses égarements, ses idées funestes.

Ginette, son point de beauté sur la paupière qu'il embrasse à petits coups, comme un chiot lape sa part dans l'écuelle; Il rit à cette comparaison pour s'accuser d'une vulgarité que Ginette taxerait vite de plébéienne.

Ce matin, il lui a-téléphoné en vain. La bonne a répondu que Madame était sortie. En courses, probablement! Il n'a pu s'empêcher de sourire en songeant que ces courses devaient être relatives à l'achat d'une robe ou d'un manteau du soir. Ne réveillonneront-ils pas ensemble demain? Cette promesse le soutient de tout l'éclat de sa joie, il en rêve, s'en effarouche un peu. Le bonheur le rend tremblant et timide. Mais pourquoi n'a-t-elle pas fait passer un mot, l'après-midi, ainsi qu'elle en a l'habitude? Elle a accoutumé de dire que cette promenade de l'après-midi, avec la missive bleue déposée chez la concierge de l'hôtel demeure sa joie la plus délicate, une joie nuancée de romantisme attardé. Aujourd'hui, pas de lettre! Bertrand se raille de son inquiétude. Elle est toute à ses robes et à ses franfeluches. Déjà, une fois, n'avait-elle pas ainsi oublié la romantique promenade?

Il se lève. La neige uniformise les toits de Paris. Le ciel égrène quelques flocons. Il fallait bien paré de blanc la capitale, c'est la Noël! L'hiver n'a pas failli à sa tâche. De la fenêtre, Paris ne ressemble plus qu'à une image d'Epinal à laquelle s'adorneraient les plus étincelantes lumières. Le ruban pékiné de boue de la rue s'étire jusqu'à la Seine.

se délectant à l'idée de sa visite impromptue. Elle

Tout à coup, il endosse sa canadienne, ferme sa porte à clé, dévale l'escalier et finit par s'engouffrer dans la bouche de mtro, à dix mètres de chez lui, ellen 'est pas venue. Lui montera chez elle. Arrivé dans sa rue, il se met à cheminer lentement, éclatera de rire.

— Madame Hervé est là?

— Non Monsieur, elle n'est pas rentrée.

Il redescend les quelques marches et s'en va, pensif, perplexé. Sortie, à cette heure? Et moi, que ne suis-je couché? Elle ne prévoyait pas d'invitation pour ce soir; avant-hier, elle avait rejeté la dernière, afin de lui complaire. Un accident? Si c'était un accident? A l'hôpital? Comme elle s'y morfondra, ma douillette amie! Cette pensée lancinante ne le quitte plus. Grave? Elle aurait fait téléphoné. Un accident. Ce doit être un accident.

Que de peine à s'endormir dans la paix propice au sommeil! Il échaffaude mille combinaisons toujours plus extravagantes. Il faudra la dorloter, la bercer, ma câline, elle geint si facilement pour le moindre bouton écrasé, la migraine la plus bénigne. Il faudra, comme il devinera ce qui sera dérivatif à sa douleur!

Dans le matin en grisaille, Bertrand s'évertue à ouvrir les yeux. Ses paupières se lèvent avec lourdeur 24 Décembre; veille de Noël, soir voué promis à tant de joies, de plaisirs, de désirs. D'un joyeux redressement de reins, Il se jette hors de son lit, s'ébroue en riant. Son rire cascade dans la chambre aux relents de chaleur dissipée. La neige a cessé de poudrer Paris, elle n'est plus qu'ornement, les rues ont été balayées. Les autos circulent avec précaution car le gel a verglassé le macadam. Dans le ciel de minces efflochures de noirceur s'accrochent, se délaçant, pour se renouer plus loin; le vent, en bon chef d'orchestre mène à vive allure la marche rythmée des nuages.

Une éponge d'eau froide sur le front, l'esprit se déleste des songes brumeux. La clarté. Ginette. Il saura. Il s'en va fraper chez la concierge pour téléphoner:

— Allô. Mme. Hervé?

— Allô. Chéri.

— Où était-tu hier?

— J'ai dû prolonger ma visite à Mme. Desmaret, elle venait d'apprendre la mort de sa fille. Je n'ai pu la laisser désemparée en cette veille de fête.

— Tu viens tantôt? Je t'attends vers cinq heures, nous fixerons notre itinéraire de ce soir. Couvre-toi bien surtout. Mets ton astrakan.

Elle sourit à ce conseils d'enfant. N'aurait-il même pas plu qu'elle se devait d'étrenner ses fourrures.

— Bien, bien. Au revoir, la coiffeuse vient d'entrer.

Elle n'avait même pas dit: au revoir chéri! Il s'en consolait en imaginant leurs péripéties du soir et de la nuit. Son impatience se muait en frémissements.

Lorsqu'il fut revenu dans sa chambre, il s'évertua pour renouveler les métaphores éparpillées au cours de son long poème. Il ne réussit qu'à en rafraîchir quelques-unes parmi les premières, les dernières étaient rebelles.

Vint midi, lentes oh! combien lentes s'écoulaient les heures au sablier du temps.

Bientôt quatre heures et demie!

A cinq heures moins le quart, on cogne à la porte. Bertrand tressaute, bondit. La concierge lui tend une enveloppe bleue qu'il triture, les sourcils froncés, il se décide et la déchire. Il lit:

« Mon chéri, ne compte pas sur moi ce soir. T'expliquerai demain. A toi. Ginette.

D'une détente de la main, il laisse tomber la lettre et la fixe, l'œil vide, l'esprit sapé. Inconscience. Peut-elle penser maintenant qu'il acceptera de la voir demain, de la saluer, de la rencontrer? Elle était sans doute de ces maîtresses, déjà il y songeait au passé, elle était de ces maîtresses qui s'emparent des meubles et laissent l'appartement vide, oubliant délibérément l'ami imprévoyant qui n'avait su les distraire. Bertrand rageait, une vague de rancune et d'impertinence noyait sa déception. La colère le forçait de toucher aux chaises, aux meubles, à sa plume. Trouver un exécutoire! Déverser son amertume! Partir. Quitter Paris. En province, sa mère espérait vainement sa venue.

Il s'habilla à la hâte. Il allait tenter de prendre un rapide à Montarnasse. Dehors, le vif de l'air le ragaillardit. Il se fauffila parmi les promeneurs aux mines réjouies, parmi les enfants le nez aux devantures, parmi les mendiants aux trognes rougies par le froid. Le bonheur de tous? Une insulte à sa misère, une injure à sa veillée solitaire.

Le Luxembourg aux mille branchages l'attira sur ses bancs. Non loin de la fontaine Médicis, il s'accouda contre un tronc de marronnier. Ils étaient si beaux dans ce dernier printemps, lorsqu'il avait

connue Ginette! Plusieurs passants, ombres furtives s'effaçaient sous les arbres, se perdaient dans la direction des bassins transformés en patinoires. Il s'éloigna du marronnier pour aller s'appuyer contre un banc, de son gant, il épousseta la neige et s'assit, la tête au creux de la main. Le froid engourdisait sa souffrance. Des pas étouffés faisaient crisser, la neige. Il sembla à Bertrand que quelques-uns d'entre eux se rapprochaient de lui puis il les oublia pour se terrer dans sa douleur. Il en était au plus profond de son ressentiment lorsque deux bras enlacèrent son cou.

— Seul? Moi aussi. Malheureux? et moi, étrangère.

Bertrand huma l'odeur de la fourrure, leva la tête, fit une lipe amère et se renfonça dans son humeur. Les bras têtus se ressérèrent. La tactique, se transforma; la jeune femme joua sur la corde: pitié.

— Je suis triste en ce soir de fête, viens avec moi. Nous rirons ensemble.

A nouveau, il releva la tête; ses yeux interrogèrent les yeux tout proches. Il eut un brusque recul. Leur éclat le frappa, leur nouveauté l'attendrit.

Viens.

Pourquoi parlait-elle? Instinctivement, elle comprit sa réticence, elle se tut.

La luminosité des prunelles n'arrêtait pas de le fasciner. Il se redressa sans quitter des yeux le visage et les paupières de sa compagne qui était jeune. Elle lui sourit; surpris par la confiance de cet abandon, il lui saisit le bras, et ils s'enfuirent du jardin désert tout à coup hostile à leur complicité.

Claudine BUREL.

POÈME D'ÉTÉ

Août qui verse à flots le lait de l'étaim
fait tomber les écailles,
et me coupe les mains
pour me lancer, plus librement, dans l'azur...

Ma lèvre s'est faite déjà au raisin
dont le jus sera ma joie de demain.

Femmes et livres dans le crépuscule
composent une fameuse lie de vin!

Oh que j'arrive à tendre mes fils, le long des sables...

Les oiseaux y viendront sériner,
« Kouï, kouï et kouï », jamais l'âme!

Je vais baisser mes paupières
et tous, vous autres, sortirez du bassin...

Je fus toujours une lisse eau
prête à me fauffer dans les parois à la fraîcheur illimitée.

En vain, vos hydromètres ont essayé de me prendre,
aussitôt pris, je séchais...

Avez-vous retrouvé mes gouttelettes, le matin, sur les
cordages?

Eloy Trouvere.

CONTE DE NOEL

Le Réveillon de Dieudonné

PAR CHARLES LIENARD

Ce réveillon du retour, Dieudonné-en parlait depuis son premier hiver de captivité. Ses camarades de la baraque l'écoutaient toujours avec le même sourire, parce qu'il avait l'accent de la montagne, rugueux comme le granit et la bogue du châtaignier, quand elle est sèche et rousse. Le Parisien, le Marseillais, l'instituteur, l'architecte l'excitaient en se moquant affectueusement, sans ombre de méchanceté, et Dieudonné avait le cœur pur, il ne soupçonnait point la malice.

— Un réveillon du tonnerre de Dieu, disait-il, en tapant sur son ventre maigre, qui laissait son devant de culotte tout plissé.

— Redis-nous le menu, Dieudonné.

— Il y aura du boudin, bien sûr, une sacrée longueur de boudin et du jambon fumé et de la saucisse, de de chaude et de la froide, je te le dis...

— Et des huitres? questionnait le Marseillais.

— Et du caviar? ajoutait le Parisien.

— Tu parles, répondait Dieudonné, qui de sa vie n'avait goûté, ni même vu un coquillage et pour qui le mot caviar évoquait une espèce de gibier de passage, un de ces oiseaux pour toujours inconnus, qui volent hors de la portée des fusils, quand les migrateurs traversent en biais le plateau.

Jamais il n'avait tant parlé de nourriture. Rien pourtant ne venait de ses souvenirs ou de ses expériences. Dans la ferme où il avait grandi, pupille de l'Assistance, a demi adopté par ses nourriciers, les châtaignes et le lard avaient constitué pendant vingt ans son ordinaire. Mais par réaction contre ses privations présentes, il employait ce langage inconnu, adoptant le vocabulaire d'un camarade de l'active, garçon de restaurant bavard.

Ainsi, le réveillon de Dieudonné prenait une forme étrange. Ce menu plantureux, lourd de pesantes réalités, ce repas ruisselant de sauces et de vins, revêtait aussi l'aspect mystérieux de ces images de rêve, qui vous accompagnent pendant la journée, sans que leur forme mouvante se précise jamais.

Quand les hommes de la baraque furent envoyés en présailles, quand ils allèrent assécher les marais, en marchant dans cette terre flottante et élastique, qui, semble se refuser aux pas, quand ils descendirent dans les mines de sel, aux pires moments, une voix s'élevait pour s'écrier:

— Oh! Dieudonné, et ton réveillon?

Et toujours Dieudonné ajoutait un plat.

Secrètement, alors, une autre pensée lui venait. Il évoquait le visage menu de Marie, la fille unique de son maître, la seule qui lui adressât quelquefois une carte. Marie lui avait écrit, de sa belle écriture appliquée: « Le père te fait dire que quand tu reviendras, on fera pour Noël un bon réveillon ».

Alors, pour Dieudonné, tout se fondait en un rêve unique: le retour, le réveillon, Marie. Pour ne pas tenter le sort et par pudeur discrète, aux camarades de la baraque, il ne parlait que du réveillon.

Il s'évada avec le Parisien, au moment où les Alliés marchaient vers le Rhin. Quand le péril fut passé, les deux hommes s'embrassèrent avec une gaucherie émouvante:

— Ah, Dieudonné, tu l'auras ton réveillon!

Dans le train qui le ramenait au pays, le prisonnier, encore mal accoutumé à la liberté, éprouvait un peu de gêne. Les cartes de la Marie étaient déjà rares, avant que tout courrier s'arrêtât, et de ceux qu'il allait retrouver, Dieudonné ne savait pas grand-chose.

La bise d'automne courait, déjà aigre, sur le plateau, à l'herbe rase. La ferme était sur la première crête, avec derrière elle, la montagne noire et large, comme un dos de bête couchée.

Le maître accueillit sans transport le prisonnier.

— Tu es comme nous, dit-il, tu as maigri et vieilli.

La femme qui soufflait sur le feu, accroupie devant lâtre, eut un petit cri et pleura en embrassant Dieudonné. Et Marie, qui cousait dans l'embrasure de la double fenêtre, lui apparut enfin. Il y avait en elle quelque chose d'inconnu, de grave et d'angoissé qui la rendait belle et qui bouleversa l'arrivant.

Des semaines passèrent qui replacèrent Dieudonné dans son cadre ancien. Le rapatrié sut bientôt que le drame s'était abattu sur la maison.

— Il circulait tant de monde ici, expliquait la mère, de ceux qui se cachaient, de ceux qui allaient se battre, des « maquis », comme ils disaient. Celui qui courtoisa Marie, il avait trompé tout le monde, ses camarades, nous, le père même. C'était pourtant un mauvais, un traître qu'ils ont dit, et il a fallu le fusiller, un matin, contre le mur de l'écurie. Mais Marie l'avait écouté. Un malheur, un vrai malheur.

Elle parlait à petits mots pour décrire cette aventure fatale qui avait grisé la Marie en traversant le plateau, comme la bise, qui sent bon d'être passée sur les genêts.

— L'enfant va naître, à la fin de l'année. Et le père ne sait encore rien... Un malheur.

Le maître l'apprit un soir, où Marie s'affaissa soudain près de lâtre et la colère paternelle monta en une longue clameur.

— Il ne naîtra pas de bâtard ici, hurla-t-il enfin, en ouvrant la porte des chambres, menaçant du doigt le petit groupe qu'ils formaient tous trois: la mère, la fille, Dieudonné, soudain compris dans sa malédiction. Puis il ne parla plus de rien, n'adressant la parole à personne, sauf à ses vaches quelquefois, dans l'étable chaude.

L'automne passa, vint l'hiver et « le temps où Marie devait enfanter arriva ».

Quand le vieux surprit la femme s'affairant autour des marmites d'eau chaude et sortant le linge des armoires, sa grande colère se ralluma:

— Pas ici, je ne le veux pas dans la maison. Qu'elle parte, qu'elle s'en aille. Dieudonné emmène-la, où tu voudras, à l'hôpital. Pas ici, hors d'ici.

Leurs prières, leurs protestations devant la nuit noire et glacée, la longueur du chemin se heurtèrent à sa rigueur hostile et Dieudonné, tremblant de colère et de froid, alla atteler le cheval à la jardinière.

La neige était tombée depuis longtemps et la « trace » se trouvait faite, que les gelées successives avaient rendue dure et sonore. Le cheval allongeait le pas.

— Doucement... J'ai mal... suppliait Marie.

Couchée sur un matelas, roulée dans des couvertures, la fille geignait doucement, les grelots du collier scandaient sa plainte.

Bientôt Dieudonné entendit derrière lui le son lointain d'une cloche auquel d'autres répondirent dans la vallée. Une animation insolite peupla la nuit opaque et des défilés de petites lumières convergèrent vers les villages. Dans la détresse et la fureur qui, depuis quelque temps, pesaient sur la maison, personne n'avait senti venir Noël.

Alors Dieudonné pensa à son réveillon. Pendant cinq ans de souffrances, cinq ans de froid, de faim, de patience, ce réveillon du retour l'avait aidé à vivre. Grâce à lui l'espoir, le rêve, le mystère s'étaient installés dans son cœur fruste. Et pendant que se déroulait enfin la nuit de ce premier Noël de liberté, l'ancien prisonnier conduisait la fille de son maître à l'hôpital, où elle allait mettre au monde l'enfant du péché.

— C'est Noël, tout de même, pensait Dieudonné.

Confusément, la pensée lui venait que ce Noël-là valait finalement mieux que l'immense ripaille conçue dans sa détresse et son éloignement. Un enfant allait naître, qu'on élèverait ferme et droit selon la règle montagnarde, pour racheter les fautes de son père, « le mauvais » qu'il avait fallu fusiller, contre le mur de l'écurie; un enfant qui serait peut-être pour lui, Dieudonné, le signe du bonheur et qui rendrait plus proche la fille du maître sur laquelle il pourrait lever les yeux maintenant, sans qu'elle le repoussât. Et puis l'oubli viendrait et le pardon.

— Plus vite, dit Marie, dans un cri rauque. J'ai peur...

Les lumières de la ville étaient proches et durant toute la fin du trajet, le garçon sentit sur son genou, les ongles de la femme dont la main se crispait.

— Vous êtes arrivés juste à temps, dit le docteur à

Dieudonné, au terme d'une longue heure d'attente, dans le couloir froid. Venez voir votre fils.

La nuit finissait quand il repartit vers le plateau. Le cheval trotait encore avant d'atteindre la côte. Dieudonné sentait au genou une douleur légère, à la place que Marie avait serrée. Et sa main n'oubliait pas non plus cette pression de main de la jeune accouchée, souriante et détendue, qui valait pour lui plus qu'une promesse.

Dans la montée, Dieudonné parlait tout haut en suivant la voiture à pied, pour se réchauffer :

— L'an prochain, pour l'anniversaire du petit, il faudra faire en famille, un réveillon, un réveillon de tonnerre de Dieu, avec du bouéin, bien sûr, et du jambon fumé et de la saucisse, de la chaude et de la froide, je te le dis... Et si je pouvais en attraper quelques-uns de ces caviars, quand les migrateurs passent sur le plateau...

Charles LIENARD



Michel Nicolinacos
BARQUE AU PORT



Michel Nicolinacos
REFUGIES

Michel Nicolinacos est un des peintres les plus connus d'Athènes. Tous ceux qui suivent le mouvement littéraire et artistique en Grèce ont du remarquer ses tableaux, croquis, ainsi que les dessins avec lesquels la plupart des livres édités à Athènes sont illustrés. La revue « Philologiki Protohronia », dont le peintre Nicolinacos est un collaborateur régulier, publiera nombre de ses dessins.

Jeune artiste au talent incontestable il s'est imposé en Grèce grâce à sa forte personnalité qui s'exprime par un art tout à fait personnel empreint d'un attachement humano-chrétien.

Michel Nicolinacos malgré sa jeunesse, a prit part à différentes expositions et actuellement ses œuvres sont remarquées à l'exposition Internationale des Professionnels chrétiens à New-York.

P
A
G
E
SR
E
T
R
O
U
V
E
E
S

La crèche des Mortissonnais

« A quoi pensez-vous que ressemble la crèche des Mortissonnais ? A Mortisson, bien entendu. Sur de gros cailloux on modèle des Alpilles en papier gris frottés de bleu et de doré ; on épand devant une terre pierreuse et rouge, piquetée de ramaux d'olivier, de thym, de romarin, de fragon épineux parmi quoi, immobiles s'en vont les santons de couleur portant une fougasse à l'huile, des amandes, un rayon de miel : les vrais présents de Mortisson. Tous les santons sont « baptisés » — baptisés plutôt deux fois qu'une. Celui-ci qu'on croit le Ravi, les enfants l'appellent Césaire, trouvant le même air débonnaire à l'homme vrai et au santon. Cet autre, un lièvre sur l'épaule, qu'ailleurs on nomme le Chasseur, ils veulent que ce soit la Broque, maître braconnier de l'endroit. Et cette longue femme brune qui porte une cruche de lait est certainement Ricardonne. Que parlez-vous de Bohémienne ? Ici, qui n'est pas bohémien ? Cela ne vous distingue guère ! Tout Mortisson défile ainsi, son champêtre présent aux mains, sur nos buffets ou nos commodes, sur nos vieux pétrins de noyer, entre deux « Blés de Sainte-Barbe » qui sont plus souvent des pois-chiches : nous récoltons plus de pois-chiches que de ce froment, dans ce quartier ! Il y a foule, dans nos crèches, si bien que l'Enfant-Dieu, on n'a plus trop de place pour le loger, sur le pétrin. Tant d'ânes, tant de gens ; car, tous doivent y être ! Le Bœuf en est réduit au rôle épisodique (parfois dans l'assiette aux pois-chiches où il peut paître et ruminer). Jésus n'est guère plus qu'une formalité en sucre rose qu'on grignote. Il prend la place que lui laisse son peuple de bergers, de chasseurs, de chiens, d'ânes. Ainsi grignoté, refoulé par les Dieux des Grecs, des Romains dont les souches restaient vivantes, dut-il être formalisé dans l'église mortissonnaise qui poussa comme un champignon sous la patte du Lion d'Arles. »

Marie MAURON

(Extrait du « Quartier Mortisson » ; Editions Denoël, Paris).

Les souhaits de V. Hugo à Juliette Drouet

Qu'est-ce que cette année emporte sur son aile ?
Je ne suis pas moins tendre et tu n'es pas moins belle.
Nos deux cœurs en dix ans n'ont pas vieilli d'un jour.
Va, ne fais pas au temps de plainte et de reproche.
A mesure qu'il fuit, du ciel il nous rapproche,
Sans nous éloigner de l'amour.

Victor HUGO

(à Juliette Drouet — 31 décembre 1842 — « Toute la Lyre ».)

Les étrennes de Jacques Vingtras

(Le petit Jacques Vingtras n'a pas eu la chance d'avoir une mère comme les autres. Il passe ses jours dans une maison sans fleurs, sans rires, sans joies. Sa mère, d'origine paysanne, a épousé un maître de collège, et elle rougit maintenant de ce qui sent la liberté, le débraillé des allures campagnardes. Elle tend autour d'elle un filet rigoureux d'hypocrites manières qui enferme tous les élans, comprime le bonheur d'un pauvre enfant qui ne peut faire un pas sans entendre une menace, craindre les coups. Le cœur de cette femme s'est desséché dans son nouveau milieu de gens comme il faut, et le bonheur, chez elle, a pris un étrange aspect.)

Les collègues de mon père, quelques parents d'élèves, viennent faire visite, on m'apporte des bouts d'étrennes.

« Remercie donc, Jacques ! Tu es là comme un imbécile. »

Quand la visite est finie, j'ai plaisir à prendre le jouet ou la friandise, la boîte à diable ou le sac à pralines ; — je bats du tambour et je sonne de la trompette, je joue d'une musique qu'on se met entre les dents et qui les fait grincer, c'est à en devenir fou !

Mais ma mère ne veut pas que je devienne fou ! elle me prend la trompette et le tambour. Je me rejette sur les bonbons et je les lèche. Mais ma mère ne veut pas que j'aie des manières de courtisan : « On commence par lécher le ventre des bonbons, on finit par lécher... » Elle s'arrête, et se tourne vers mon père pour voir s'il pense comme elle, et s'il sait de quoi elle veut parler ; — en effet, il se penche et montre qu'il comprend.

Je n'ai plus rien à faire siffler, tambouriner, grincer, et l'on m'a permis seulement de traîner un petit bout de langue sur les bonbons fins ; et on m'a dit de la faire pointue encore ! Il y avait Eugénie et Louise Rayau qui étaient là, et qui riaient en rougissant un peu. Pourquoi donc ?

Plus de gros vernis bleu qui colle aux doigts et les embaume, plus le goût du bois blanc des trompettes !...

On m'arrache tout et l'on enferme les étrennes sous clef.

« Rien qu'aujourd'hui, maman, laisse-moi jouer avec, j'irai dans la cour, tu ne m'entendras pas ! rien qu'aujourd'hui, jusqu'à ce soir, et demain je serai bien sage ! »

« J'espère que tu seras bien sage demain ; si tu n'es pas sage, je te fouetterai. Donnez donc de jolies choses à ce saligot, pour qu'il les abîme. »

Ces points vifs, ces taches de couleur joyeuse, ces

bruits de jouets, ces trompettes d'un sou, ces bonbons à corset de dentelle, ces pralines comme des nez d'ivrognes, ces tons crus et ces goûts fins, ce soldat qui coule, ce sucre qui fond, ces gloutonneries de l'oeil, ces gourmandises de la langue, ces odeurs de colle, ces parfums de vanille, ce libertinage du nez et cette audace du tympan, ce brin de folie, ce petit coup de fièvre, ah ! comme c'est bon, une fois l'an ! — Quel malheur que ma mère ne soit pas sourde !

Ce qui me fait mal, c'est que tous les autres sont si contents ! Par le coin de la fenêtre, je vois dans la maison voisine, chez les gens d'en face, des tambours crevés, des chevaux qui n'ont qu'une jambe, des polichinelles cassés ! Puis ils sucent, tous, leurs doigts ; on les a laissés casser leurs jouets et ils ont dévoré leurs bonbons.

Et quel boucan ils font !

Je me suis mis à pleurer.

C'est qu'il m'est égal de regarder les jouets, si je n'ai pas le droit de les prendre et d'en faire ce que je veux ; de les découdre et de les casser, de souffler dedans et de marcher dessus, si ça m'amuse...

Je ne les aime que s'ils sont à moi, et je ne les

aime pas s'ils sont à ma mère. C'est parce qu'ils font du bruit et qu'ils agacent les oreilles qu'ils me plaisent ; si on les pose sur la table comme des têtes de mort, je n'en veux pas. Les bonbons, je m'en moque, si on m'en donne un par an comme une exemption, quand j'aurai été sage. Je les aime quand j'en ai trop.

« Tu as un coup de marteau, mon garçon ! » m'a dit ma mère un jour que je lui contais cela, et cela m'a cependant donné une praline.

« Tiens, mange-le avec du pain. »

On nous parle en classe des philosophes qui font tenir une leçon dans un mot. Ma mère a de ces bonheurs-là, et elle sait me rappeler par une fantaisie, un rien, ce qui doit être la loi d'une vie conduite et d'un esprit bien réglé...

« Mange-le avec du pain ! »

Cela veut dire : Jeune fou, tu allais la croquer bêtement, cette praline. Oublies-tu donc que tu es pauvre ? A quoi cela t'aura-t-il profité ! Dis-moi ! Au lieu de cela, tu en fais un plat utile, une portion, tu la manges avec du pain.

J'aime mieux le pain tout seul.

Jules VALLES

(« L'Enfant »).

Cimetière à Kasr Ech-Chirin

*Les rosiers, goutte à goutte, ont parfumé l'averse.
Dans le ciel animé de ce matin de Perse
Des essors de pigeons miroitent gris et blancs.
Les platanes feuillus que le soleil transperce
Criblent d'un or léger de gais piaillis d'enfants.*

*Vaguant paisiblement aux soins de son office,
Libérant tour à tour la chair et l'édifice,
Le vieux jardinier des morts déconstruit et défait
Dans l'ombre des lilas la tombe à dalle lisse
L'arcade et ses rinceaux où dansent des reflets.*

*La cippe a fait son temps, la pierre est quitta
Et cède et se détruit. Le turbé périlite.
La brique, rose au doigt, laisse crouler son mur.
Le dôme dézardé, désagrégé s'effrite
Et sa voûte se rompt pour mieux s'emplier d'azur.*

*Vieux jardin de pardon j'ai compris ton invite.
J'aimerais trouver là parmi tes purs odorants
L'insoucieux oublié de mes jours sans mérite
Et l'unisson muet de ce rêve indolent
Pour qui la rose odore et sur qui les milan*

Croisent leurs cris aigus dans le ciel qu'ils habitent.

L. LEPINE



Au service de la Pensée Française

Un article inédit de J. ERNEST-CHARLES

C'est le titre, c'est le nom d'une association dont la fondation est récente. L'Association, en effet, fut créée durant la guerre. Et elle a pour but « d'encourager et de développer la production littéraire, scientifique et artistique française, spécialement en venant en aide à la jeunesse intellectuelle française qui se consacre aux Lettres, Sciences et Arts, pour lui permettre de poursuivre ses études, travaux et recherches et d'en publier les résultats ». Noble but, et il est plus opportun que jamais que des hommes de mérite et des gens de bien cherchent à l'atteindre...

L'Association « Au service de la pensée française » a déjà montré efficacement ce dont elle était capable. Depuis la date de sa fondation — six ans à peine — elle a distribué six millions. Elle les a répartis avec discernement, avec sagesse. Non seulement elle a attribué des subventions et des bourses; aidé les savants à se procurer les instruments nécessaires au développement de leurs expériences, prêté son concours pratique à des artistes, à des écrivains, pour leur ménager momentanément une paix propice à leurs efforts, mais, ne reculant devant aucune hardiesse, elle a subventionné vaillamment de ces revues que l'on qualifie de « petites revues », où ont germé et fleuri souvent les idées neuves. On ne sait pas assez tout ce que l'Association a fait. On ne sait pas assez tout ce qu'il lui sera permis de faire dans les jours prochains.

N'est-elle pas, et sans doute lui plaît-il d'être d'une discrétion aussi exemplaire qu'exagérée! Nous sommes fondés à nous en plaindre. L'Association se doit d'attirer une confiance générale, et même de jouir tôt ou tard d'une vogue sympathique qui affirmera son action bienfaisante en lui garantissant la durée. Elle est dirigée par des hommes tels que Georges Duhamel, le duc de Broglie, Paul Mazon, Paul Montel, Pasteur Vallery-Radot, André Siegfried, Jean Dupin, Henri Lafond, d'autres encore, tous d'une rare qualité, tous ayant conquis la renommée, et, ce qui ne vaut pas moins, l'autorité. Il faut de la discrétion dans la vie des individus et des groupes. Bien des événements nous prouvent qu'il n'en faut pas trop.

Et comment ne pas savoir gré à Georges Duhamel d'avoir rompu, à l'égard de l'Association « Au service de la pensée française », cette sorte de loi du silence.

Il veut bien nous apprendre que l'Association vient d'être reconnue d'utilité publique. Formalité capitale ouvrant à ses généreux desseins de vastes perspectives. Il importe, par conséquent, qu'elle ne demeure pas effacée et modeste. Il importe qu'elle s'étale désormais dans la grande lumière.

Georges Duhamel a distingué exactement les exigences de l'heure, et pour elle et pour ses « clients » de demain. Nous n'en saurions être surpris, Georges Duhamel a consenti dès longtemps à dépenser une partie de son activité précieuse pour l'amélioration de la situation des hommes de lettres et d'arts, ainsi que des hommes de science, dans une société troublée et dans un monde singulièrement éprouvé. Il a eu continuellement en vue l'intérêt général de la civilisation. Pendant douze années il a occupé, avec

dévouement et avec éclat, la présidence qu'il quitte maintenant, de l'Alliance française. Il a parcouru le monde en apôtre-conférencier. On regrettait parfois que son abnégation le divertît de ses travaux littéraires. Il retourne vers eux maintenant; et tant mieux! mais son rôle dans « Au service de la pensée française » témoigne qu'il n'a rien abandonné de son idéal de solidarité, de fraternité intellectuelle avec tous les bons ouvriers de la pensée.

En dehors du Centre de la Recherche Scientifique, et dans un domaine différent, « Au service de la pensée française » a entrepris une tâche particulièrement urgente. Elle a voulu convier ceux que les sourires de la fortune caressent encore très obligeamment, à se manifester égaux aux enviables privilèges dont il jouissent en attestant qu'ils ne sont pas indifférents au labeur de la pensée, à la prépondérance naturelle de ce labeur dans une société éprise de progrès, convaincue qu'elle devra toujours le meilleur d'elle-même à ce progrès intellectuel, scientifique et moral. Elle les appelle, elle les appellera davantage à soutenir ce labeur par leur coopération matérielle. A quelque chose argent est bon!

Mais il vous apparaît bien que l'entreprise de « Au service de la pensée française » est originale aujourd'hui. Originale, non pas simplement parce que l'Association s'est avisée que les savants, écrivains et artistes ont besoin d'argent, mais parce qu'elle s'est aperçu que l'aide de l'Etat devenait fatalement déficiente, que les récompenses académiques, alimentées par des dons et legs au tarif d'autrefois, devenaient elles aussi chétives et terriblement insuffisantes. Elle fait donc appel au mécénat, à un mécénat étendu, renouvelé, revigoré. Elle entend établir au profit des Lettres, des Arts, des Sciences, des ressources nouvelles, avec un esprit nouveau.

Elle entend établir — ou sauvegarder — leur indépendance vraie, dans une dignité à l'abri de toutes les attaques de l'existence.

Il est assez pénible de relire aujourd'hui les trop humbles dédicaces des Corneille ou des Racine aux princes ou aux financiers, ces autres princes! Mais plus lourde, plus grave était la main-mise d'un Richelieu sur les Lettres et sur les Arts. Lorsqu'il mobilisait d'urgence les amis de Conrart pour faire d'eux des académiciens, il violentait la majorité d'entre eux par sa protection, qui impliquait une servitude. Plus tard, Colbert eut le dessein, eut la volonté de monopoliser la collaboration de tous les écrivains, de tous les artistes. Ne parlons pas des savants. Colbert avait l'esprit de système. Pour lui, tous les écrivains, tous les artistes devaient écrire, devaient peindre ou sculpter pour la gloire du roi, pour le roi. Pour le roi seul, et tous les écrivains, tous les artistes, absolument tous. Il ne lui fut pas loisible d'appliquer entièrement son système parce qu'il manquait d'argent. Déjà! Il toléra donc que les uns ou les autres s'enquissent de la protection des grands seigneurs ou des manieurs délurés de la fortune publique, voire de la fortune privée. Il en résulta pour ceux-ci ou pour ceux-là une domestication qui n'était pas de nature à magnifier leur propre génie. Au dix-huitième siècle même, quand

se formait déjà une opinion publique, tel aristocrate de la Cour enjoignait ouvertement à un de ses congénères :

« Passez le premier, c'est un poète ! »

Le poète, victime de ce beau compliment, était Piron, l'auteur de la Métromanie...

La tutelle intellectuelle de l'Etat ne prend pas forcément le caractère ou l'aspect d'une inflexible tyrannie, et elle ne condamne qu'accidentellement les hommes de pensée, les créateurs de beauté, à des postures de subalternes. Mais elle peut être, du fait des événements, capricieuse et précaire. Les hommes d'élite célèbres, du moins respectés, qui ont pris l'initiative, dans des moments ingrats ou tragiques, de fonder l'Association : « Au service de la pensée française », ont pris ainsi l'initiative la plus judicieuse. Il est trop évident que leurs « clients » démunis de pécune sont bien empêchés de travailler efficacement sous l'étreinte de la misère. Il est bien évident en outre que leur effort continu est profitable à la communauté entière. Il convient que cette communauté, bénéficiaire de leur effort, arrête elle-même les mesures à prendre pour que l'effort soit à même de se dégager dans sa plus impressionnante ampleur. Jusqu'à maintenant, l'Association « Au service de la pensée française » n'a demandé le concours que de personnes morales, de sociétés industrielles et commerciales. Il faut que, reconnue d'utilité publique, elle s'adresse au public même, qui ne manquera pas de se passionner pour sa haute tâche et de devenir un coopérateur pour les grandes œuvres.

J. ERNEST-CHARLES.

E O L E

RAFALE

Le vent en trombe enfle sans felle
Fauche fuyant feuilles qui filent
Enfants craintifs, fouettés s'affolent
Foulard au front, tel des infules

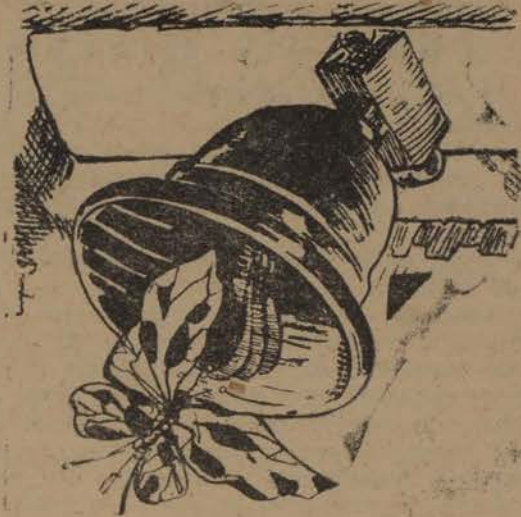
VANDALE

Parterres sertis d'asphodèles
Jardins fierté de nos édiles
Volent, Eole farandole
Arrache tout, la terre ondule

CYMBALES

Bravant, en vain, le vent rebelle
Troupe foraine, hâve, débile,
Se meurt sur place et pas d'oboles...
Seul pirouette un funambule.

M. JEHIEL.



CHANTS DE FLUTE

Sur ma flûte de roseau
Je fais danser les oiseaux
Qui pépient au bord de l'eau.
Les sages
m'appellent fou,
Oui, mais les fous
m'appellent mage,
Lorsque dansent les oiseaux
Sur ma flûte au bord de l'eau.

Ma flûte par les chemins
Sème ses airs argentins,
Soir de plomb ou clair matin,
Qu'importe
Pour quoi, pour qui,
Prends donc toi qui
Ouvres ta porte
Lorsque ses airs argentins
Essaiment par les chemins.

Quand ma flûte se taira
On verra courir les rats,
Les serpents et cœtera...
La fête
De haut en bas,
Tue !, à bas !,
Vive la bête
Puisqu'accourront les gros rats
Quand ma flûte se taira.

Mais il est au bord de l'eau
D'autres flûtes de roseau
Qui poussent au soleil chaud,
La terre
Donne l'élan
Et l'élan
Une âme fière
A mes flûtes de roseau
Qui poussent au soleil chaud.

Louis OVIDE.

A PROPOS D'UNE COMMEMORATION

FREDERIC MISTRAL ET LA PATRIE HELLENE (1)

Le 12 mars 1859, en effet, la ville de Nîmes voulut célébrer à l'occasion de la venue au jour de Mireille cette renaissance (xx) en la personne de ses trois principaux écrivains. Roumanille qu'était l'aîné, Aubanel, qui avait un an de plus que Mistral, et ce dernier.

Les trois amis furent reçus solennellement à l'Hôtel de Ville où une séance littéraire fut donnée en leur honneur. Ils récitèrent des vers. Puis, le vieux bar de Jean Reboul les couronna de trois couronnes de laurier dont chacune portait en lettres d'or sur un ruban le nom de chacun de trois poètes. Il les salua en vers français et cette manifestation touchante s'acheva par la remise d'un bouquet de paquerettes à Roumanille auteur des Margariteto, d'une branche de grenadier en fleurs à Aubanel, qui était le Félibre de la Miougrano et d'un épi de blé à Mistral, le Félibre de Mas.

Et le lendemain, dans le grand banquet qui a suivi, le même Jean Reboul se leva encore et porta à Mistral, un toast, en s'exclamant: — Je bois à Mireille, le plus beau miroir où la Provence se soit mirée jamais!... Mistral, n'oublie jamais que c'est dans un Mas de Maillane que tu as créé Mireille et que c'est à lui que tu dois ta grandeur!...»



Cet épi de blé, offert par le vieux Reboul à Mistral explique, mieux que tout, la résurrection de la Poésie Provençale. L'épi de blé n'est-il pas le symbole de Déméter, qui, revenant de la recherche de sa fille, enlevée par Pluton, au royaume ténébreux des Enfers, ramène sur la terre le printemps, la belle saison, l'espérance et l'épi de blé, nourriture bénie des hommes?

Ainsi les langues des peuples reparaisent toujours à des intervalles espacés, pour remplir leurs greniers spirituels des épis de la pensée et des grains de l'Idéal.

(De toutes façons je n'ai jamais cessé, à chaque occasion d'exprimer mes sentiments envers elle — poursuit le poète grec — soit par des discours et des conférences soit par des articles et des études. Et même par un livre qui lui est consacré tout entier et qui porte le titre « Provence ». Il parut

au moment où les journaux annonçaient la défaite de la France et son édition fut un geste symbolique de fidélité et d'admiration envers ce pays. Puis M. Skipis revient à la Provence...)

Je l'ai tant de fois chantée... Et pourtant toujours dans mon inconscient quelque chose pour elle reste refoulé qui cherche l'occasion de monter à la lumière. Ainsi tout récemment, un poème est venu sur la Bastiane: ma maison campagnarde de Rognac: Un poème qui est à sa manière un hymne à la Provence et à la Grèce, à Athènes et à Mistral, unis pour toujours sous la bénédiction des Muses. Je lui donne une place ici:

Combien j'aurais voulu que cette maison soit un navire. — Et la voir partir, avec son paysage — tout entier: Avec les collines et les plaines — avec son jardin, ses liserons — sur la mer que je connais depuis si longtemps. — Ils viendront avec moi les perdreaux, les rossignols... — Avec moi, voyageurs, tous les oiseaux. — Avec moi tous les pins et tous les oliviers.

La fontaine chanteuse, ainsi que les fleurs — Et avec tous les bruissements, les murmures et les chants — Oh! la magique compagnie un matin — aborder auprès de toi, Athènes.

Et voir soudain s'unir les deux paysages — S'enlacer comme pour un amour éternel — ta nature et ton sol, ô Provence, — avec la terre sacrée de l'Attique.

Et contempler de mes fenêtres — tantôt, ô Mistral, un de ces coins — chanté par Toi, et tantôt à ma portée, — dressée une église byzantine.

Et comme dans une farandole, voir passer — avec Mireille et Magali, — des héroïnes grecques qui montent et qui s'en vont — toutes ensemble vers l'Acropole.

En terminant, je voudrais encore exprimer mon chagrin d'être parti à la hâte l'été dernier d'Athènes et de n'avoir pensé à cueillir dans ses jardins, près du mont Pentélique et de Parnès, quelques branches de lauriers pour aller les déposer pieusement sur la tombe du grand Rhapsode de Maillane et en l'évoquant de lui confier mon amertume secrète qui est à la fois l'amertume de tout mon peuple.

— O cher, grand Maître, lui aurais-je crié, apprends donc que les hommes d'aujourd'hui, oubliant tes paroles et oubliant en même temps tout ce qu'ils doivent à la Grèce laissent ses enfants lutter seuls contre ses ennemis, les plus terribles qu'elle a connus au cours de son histoire. Personne ne meurt plus pour elle, tandis qu'au contraire les Grecs meurent depuis huit ans déjà sans cesse pour les autres, en défendant le grand principe de la liberté individuelle qui est la base de la civilisation de l'humanité et de la vraie paix du monde. On ne voit là-bas que de nouvelles tombes et de jeunes gens mutilés ».

Ainsi je me serais senti soulagé et plus tranquille d'avoir parfait mon devoir envers celui qui a su chanter la Grèce avec un souffle Eschyléen et trouver pour son chant l'impérissable refrain que je répète encore une fois:

Et s'il faut mourir pour la Patrie Hellène. Palme de Dieu!... On ne meurt qu'une fois!...

Sotiris SKIPIS

(1) Fin du discours prononcé par le poète hellène Skipis à Nîmes qui a commémoré hier le 38^e anniversaire de la mort de Mistral. Le nom du Rhapsode de Maillane est lié à la Grèce, comme M. Skipis l'a rappelé par des vers impérissables.

(2) La Renaissance provençale.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

AGENCES EN EGYPTE

dépendant exclusivement de l'administration de leur Siège de Paris

Agence d'Alexandrie : 11, Rue Chérif Pacha

Agence du Caire : 22, Rue Adly Pacha

Agence de Port-Said : Angle Rues Fouad 1er et Eugénie

Toutes Operations de Banque

Locations de Coffres-Forts à des Conditions Avantageuses

CREDIT LYONNAIS

Fondé en 1863 - Etabli en Egypte en 1874

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 113

BUREAU AU MOUSKY : 71, RUE EL-AZHAR

COFFRES-FORTS EN LOCATION

19, Rue Adly Pacha (Ex-Maghraby) - Le Caire

**BANQUE BELGE
& INTERNATIONALE EN EGYPTÉ
S. A. E.**

Autorisée par décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital Souscrit	L.E.	1.000.000
Capital Versé	L.E.	500.000
Réserves au 1-7-1947	L.E.	160.000

Siège Social au CAIRE : 45, Rue Kasr-el-Nil - R.C. 39

Siège à ALEXANDRIE : 18 Rue Talaat Harb Pacha - R.C. 692

Traite toutes opérations de Banque

LAND BANK OF EGYPT

Etablissement Hypothécaire Egyptien

Fondé en 1905 à Alexandrie

Capital	L.Eg.	1.000.000
Réserves	L.Eg.	727.262

Registre du Commerce Alexandrie 353

UN GRAND AUTEUR DRAMATIQUE

Victorien Sardou

A PROPOS DU 40^{ème} ANNIVERSAIRE DE SA MORT (8 NOVEMBRE 1908)

Un article inédit de LEON TREICH

Interviewé quelques mois avant sa mort, Sardou répondait avec une excessive modestie :

— Notre nom n'est qu'un surnom qu'on donna dans le Midi à mes arrière-grands-parents : tous Sardous, les Sardes, parce qu'ils venaient de Sardaigne. Mon père travaillait dans une oliveraie dont il tirait une huile d'excellente qualité. Un hiver plus rigoureux que les autres, ses oliviers gelèrent. Il dut changer de profession, et se faire professeur de grammaire en Provence. Sans ce froid excessif, je serais sans doute au moulin à huile au lieu d'être... au four !

Modestie excessive, disons-nous, et, en effet, à part l'échec retentissant de sa première comédie : *La taverne des étudiants*, jouée à l'Odéon en 1854, il n'eut que des succès.

Il en eut même qui ne purent être portés à son actif : sa deuxième pièce, par exemple, fut *Le Bossu*, oui, le fameux *Bossu* qui devait être représenté en 1862 sous la double signature, populaire alors, de Paul Féval et Anicet-Bourgeois et qui était tout entier de la plume de Sardou.

Ce n'est pas d'ailleurs que les directeurs de théâtre n'aient à plus d'une reprise douté de lui. Lorsque, notamment, il apporta à Briet et Delacroix sa joyeuse comédie intitulée : *Divorçons*, ceux-ci l'acceptèrent dans un moment d'emballement provoqué en partie par l'extraordinaire virtuosité de lecteur de Sardou, mais au cours des répétitions toute leur confiance s'évanouit. La veille de la première Delacroix s'arrachait les cheveux : on lui demandait :

— Qu'est-ce que ça vaut, ce que vous donnez demain ?

— Rien, absolument rien, répondait-il. Ça ne fera pas un sou ; c'est idiot, mon cher, complètement idiot.

Sardou, survenant, entendit la fin de la conversation. De son petit air narquois, il se contenta d'ajouter :

— Si c'était aussi idiot que vous voulez bien le dire, mon cher directeur, vous auriez beaucoup plus confiance dans un succès !

— Nous verrons bien, dit Delacroix, piqué.

— C'est tout vu. Et tenez, je vous propose une petite affaire : si ma pièce ne va pas à plus de cinquante représentations...

— Cinquante représentations ! Il est fou, il est fou ! Pas vingt, pas dix, pas cinq !

— Si ma pièce ne dépasse pas cinquante représentations, je m'engage à vous rembourser dix pour cent de vos frais ; si elle les dépasse, vous vous engagez à me donner, en plus de mes droits, dix pour cent de vos bénéfices.

— Marché conclu !

Divorçons fut un des gros succès du Palais-Royal : il se joua trois cent fois de suite, fût repris tous les ans pendant dix ans et réalisa, en tournant à travers la France, d'énormes recettes.

Mais rien de comparable encore avec ce que produisit la célèbre *Madame Sans Gêne* qui bat toujours le record des recettes réalisées sur une scène parisienne, dépassant même celles de *Cyrano de Bergerac*. Pour *Madame Sans Gêne*, ce ne fut pas le directeur du théâtre qui se montra peu compréhensif, mais la critique. Sardou en riait de bon cœur :

— Lorsque, conta-t-il, la pièce fut vendue à une tournée, l'impresario voulut inscrire sur son programme quelques extraits de presse flatteurs. Il parcourut tous les journaux de Paris et ne trouva pas un seul article qui pût être cité.

C'est à ce propos que Sardou eut ce mot sur les critiques qui l'avaient éreinté :

— Bah ! je ne sais même pas comment ils se nomment, et eux, leur métier est de parler de moi.

Les confrères du brillant auteur dramatique, et ses aînés mêmes les plus illustres, ne lui montrèrent pas beaucoup plus de bienveillance. Pour presque toutes ces pièces, il fut accusé de plagiat. Et il eut d'innombrables procès à soutenir avant de désarmer la calomnie. En 1905, alors qu'il était au faite de la gloire, un petit journal imprimait cette biographie impertinente : « Sardou (Victorien), démarqueur, rapiécureur et ajusteur dramatique français, vint au monde à Paris le 7 Septembre 1831 ; c'est la seule chose qu'il fit sans l'avoir vu faire à un autre... »

Quant à son grand aîné, Scribe, ce fut lui qui eut à juger les premières tentatives de Sardou. Le directeur du Gymnase, Montigny, recevait un matin un manuscrit d'un inconnu ; cela s'appelait *Paris à l'envers*. Il lut la pièce et, incertain, la confia à son ami Scribe ; c'était un samedi soir ; Scribe alla passer le dimanche à la campagne avec les quatre actes et les rendit le lundi à Montigny en lui disant :

— Ce jeune homme a beaucoup d'imagination, mais il n'entend rien au théâtre et il n'y entendra jamais rien.

Quelques années après, le jeune inconnu était célèbre ; c'était Sardou ; il reprit son manuscrit, en changea le titre et les noms des personnages, le rapporta à Montigny qui l'accepta d'enthousiasme ; ce fut : *Nos Intimes*, l'une des meilleures comédies de Sardou, l'un des plus gros succès d'argent du Gymnase. Sardou ne devait jamais pardonner cette erreur de diagnostic à Scribe. Il disait de lui :

— Son manque de culture se trahit à chaque instant dans son œuvre ; il ignore la langue française ; j'ai vu des lettres écrites par lui ; elles sont pleines de fautes d'orthographe.

— Cela ne l'a pas empêché, observa quelqu'un, de gagner au théâtre cent mille francs par an.

Alors Sardou :

— Oui... Oui... en effet... Cent mille francs ! et

dire qu'une grammaire française ne coûte que cent sous!

Il fut longtemps de mode de se moquer de l'habileté technique de Victorien Sardou. De ce qu'en termes de métier on appelait « ses ficelles ». La grande Réjane trouva un jour le mot juste:

— Sardou est le seul homme qui ait réussi à faire de la dentelle avec des ficelles.

Lui-même souriait des plaisanteries, un peu viellottes, dont il était l'objet. Il se promenait un matin de printemps dans son beau parc comme son jardinier était en train de diriger des branches de rosiers grimpants avec des fils d'alfa; alors le dramaturge:

— Que diraient les journalistes s'ils savaient que, même pour faire fleurir mes roses, il me faut encore des ficelles?

VIEUX PAPIERS

Pourquoi About a médité de la Grèce

Si Edmond About a fait dans ses livres trop d'esprit aux dépens de la Grèce, il n'a pas davantage respecté la Famille qui régnait sur ce pays. About arriva — on le sait — à Athènes, en février 1852, comme membre de l'Ecole Française récemment créée. Il y resta assez pour connaître la vie grecque, mais il avait le défaut d'être ironique et taquin plus que de raison. Afin d'accroître l'intérêt des deux livres qu'il a écrits sur la Grèce, il a exagéré les défauts, déformé et méconnu les qualités de notre peuple de telle sorte que *La Grèce Contemporaine* et *Le Roi des Montagnes*, sont considérés comme les ouvrages les plus mishellènes qu'on ait jamais écrits jusqu'ici.

G. Tsokopoulos, dans son livre sur la Reine Amélie, nous en donne une explication fort croyable. Il l'avait entendu donner vers la fin du siècle dernier, par quelques vieux hommes et par des courtisans qui avaient connu About quand il était à Athènes.

D'après Tsokopoulos, l'antipathie d'About pour la Grèce est due à celle de la Reine Amélie pour la France. Il paraît que l'empereur Napoléon III s'était mal comporté avec elle quand il la rencontra à Stuttgart où il était allé pour avoir une entrevue avec le Tsar. Napoléon III avait demandé en mariage la fille du roi de Suède, parente d'Amélie. Amélie s'y était opposée et avait empêché le mariage. Aussi l'empereur la traita de dédaigneuse façon lorsqu'il se trouva devant elle dans un salon de Stuttgart.

Tsokopoulos dit: « Il est plus probable qu'About est venu à Athènes prévenu contre le pays et ses souverains. En France, l'idée que le Roi avait de la sympathie pour l'Autriche et la Reine pour la Russie augmentait les rangs de ceux qui dédaignaient la Grèce. C'est avec ces idées qu'About est venu et il était d'avance mal disposé, prêt à tout contester... et à exagérer tout ce qu'il verrait de désagréable au point de vue national et social ».

Cette situation délicate empira lorsque About fit la connaissance de la duchesse de Plaisance, belle-fille du Troisième Consul, qui s'était installée à Athènes et n'était pas en bons termes avec le Palais. La raison en était le caractère fantastique de la duchesse qui arrivait difficilement à ne pas se quereller avec ses connaissances. About trouva cette femme — qui était sa compatriote — très intelligente et sa société lui plut. Il paraît que dans ses entre-

Il était passionnément patriote, mais très attaché à la paix. Comme une âpre discussion venait de miettre aux prises, à la Chambre, les partisans d'une augmentation de l'artillerie de campagne et les adversaires de ce projet, un ami lui dit:

— Je ne comprends pas qu'on discute sur ces choses-là. Il ne faut jamais marchander à l'armée les moyens de faire son métier.

Il approuva, mais avec cette nuance:

— Il faudrait surtout ne pas lui marchander des moyens suffisants pour qu'elle n'ait pas à faire son métier.

Ce qui est une formule assez sage pour être à peu près de tous les temps et de tous les pays.

Léon TREICH.

tiens avec la duchesse, tous deux exerçaient leur mauvaise langue sur la Reine. Mais la Reine finissait toujours par apprendre par des gens « bien intentionnés » tout ce qui se disait dans Athènes.

Aussi, quand About demanda à être présenté à la Reine comme le faisaient les autres membres de l'Ecole Française, Amélie ne montra aucun empressement à le recevoir et About dut se soumettre aux formalités qu'exigeait la sévère étiquette allemande qui était alors appliquée à la Cour d'Athènes. About en fut considérablement agacé et pour se venger il écrivit dans son livre ce mensonge que « tout homme qui se lave les mains et se fait inscrire au Palais est immédiatement reçu en audience ».

*

Un petit incident vint envenimer encore davantage la situation, à propos d'un autre membre de l'Ecole Française, qui était arrivé à Athènes avec About; l'archéologue devenu depuis célèbre, Charles Beulé qui fit en 1852-53 les fouilles sous les Propylées de l'Acropole et découvrit la porte qui a reçu son nom. La Reine Amélie, un jour qu'elle recevait About, lui parla avec enthousiasme des travaux de Beulé à l'Acropole, mais d'une manière qu'About jugea offensante pour sa propre personne. Tout cela, concentré dans sa tête, donna naissance aux deux livres qui peuvent justement être appelés des libelles. L'apparition de *La Grèce contemporaine* provoqua une telle effervescence en Grèce que deux personnalités d'Athènes, Constantin Paparrigopoulos l'historien et Paul Calligas, le juriste et directeur de la Banque Nationale, décidèrent d'écrire une réponse aux bavardages d'About. Mais après mûre réflexion ils se persuadèrent qu'il était préférable de traiter par le mépris ce livre anti-grec et de mauvaise foi.

A cette époque, le poète italien Giuseppe Regaldi se trouvait à Athènes. Il était devenu célèbre dans toute l'Europe pour sa facilité à improviser des poèmes sur des sujets qu'on lui donnait dans des réunions mondaines ou devant le grand public. Cet homme qui avait été étroitement lié avec Solomos et qui estimait la Grèce, écrivit un article caustique qu'il publia dans plusieurs langues. Il qualifiait About de menteur et calomniateur sciemment du noble peuple grec.

Costa KEROFILAS.



LA VIE PHILOSOPHIQUE

Servitudes et périls d'une initiation philosophique

Un article inédit de FRANCIS JEANSON

Pour beaucoup d'hommes et de femmes normalement instruits, la philosophie est une matière d'enseignement parmi celles — toujours trop nombreuses au gré des candidats — qui sont portées au programme du second baccalauréat en France, ou des examens équivalents dans la plupart des autres pays. Voilà pour le concret. Dans l'abstrait, c'est peut-être aussi pour eux le domaine mal défini des spéculations les plus ardues, mais en même temps les plus gratuites. Et c'est enfin, par une tradition inscrite dans le langage, l'équivalent de cette sorte de stoïcisme passif et de sagesse résignée qu'il est de bon ton de souhaiter aux hommes, quand on ne pense pas pouvoir les aider de façon plus efficace à travers les difficultés de leur vie. Selon ces trois perspectives, dire de quelqu'un qu'il est « philosophe » — cela peut signifier aussi bien qu'il étudie dans quelque manuel ou aide-mémoire une discipline plutôt ingrate, qu'il traverse l'existence en penseur absorbé et distrait, ou qu'il accueille sans mauvaise humeur les accidents dont il est la victime... On conçoit, dès lors, que l'idée même d'initiation à la philosophie s'accompagne assez généralement de résonances peu favorables, puisqu'il ne peut s'agir que d'un enseignement sous la contrainte de l'examen, ou d'une expérience acquise à force de « coups durs » — le cas intermédiaire étant celui des « initiés » professionnels, philosophes impénitents et déplorablement étrangers aux choses de ce monde... Une fois dépassé l'âge scolaire, et si l'on ne compte pas déjà au nombre de ces raisonneurs par vocation, quel besoin aurait-on d'être initié à la philosophie ? D'ailleurs, il y a tant de philosophes ! La vie se chargera bien d'imposer celle qui convient.

Mais la tentative se heurte encore à d'autres obstacles. A supposer qu'un philosophe tienne la pensée humaine en assez grande estime pour éviter de la ravalier au niveau d'une marchandise qu'on débite en tranches, tout en se gardant par contre de la porter si haut qu'elle en perde tout contact avec la réalité, peut-être sera-t-il en effet tenté de convier ses semblables à prendre conscience de leur propre comportement — c'est-à-dire à lui conférer, en se rendant responsable de son orientation, une plus véritable efficacité. Par là, il aura évité, à coup sûr, le danger d'écrire une pure et simple recension des divers systèmes successivement apparus au cours des siècles, ou des grands problèmes traditionnels — dont ces systèmes, chacun à sa façon, se sont flattés d'avoir fourni l'unique solution valable. Un exemple frappant de ce procédé mystificateur et tout à fait condamnable est celui de cette *Initiation à la philosophie* due, il y a bien des années, à la tranquille incompétence du très officiel critique littéraire que fut Emile Faguet.

Mais enfin, si notre philosophe entreprend une semblable tâche, ce ne sera pas non plus pour se borner, en fin de compte, à conseiller à ses lecteurs de laisser peu à peu mûrir ou se décanter en eux cette leçon suprême que, paraît-il, les événements dispensent spontanément aux hommes qui les vi-

vent. Il lui faudra donc, ayant refusé de se soumettre à l'arbitraire de tel ou tel système, renoncer aussi à la séduisante passivité d'une méditation peut-être fort lucide, mais dont le propre serait de ne rien changer à l'affaire : car elle n'interviendrait jamais qu'après la bataille, et ne pourrait éclairer le comportement pratique de son auteur que de façon purement rétrospective. Mais c'est dire en somme qu'il lui faudra proposer une méthode de vie — méthode positive, déterminée dans son orientation, et ne relevant cependant d'aucun postulat théorique, d'aucune métaphysique, d'aucun « a priori »... Bref, une méthode pour penser l'existence sans lui offrir, dans cette pensée même, un prétexte pour renoncer à l'action, mais sans lui imposer pour autant une signification et une valeur préconçues, c'est-à-dire fictives et purement imaginaires.

Le problème apparaît insoluble. En fait, la solution en est impliquée dans le simple énoncé que nous venons d'en fournir. Il s'agit de la pratique consciente de l'existence : le premier souci d'une « initiation » sera donc de restituer à la philosophie sa portée pratique, en manifestant en elle le constant effort que doivent accomplir les hommes pour se comprendre effectivement — c'est-à-dire pour se ressaisir, et devenir toujours plus effectivement les auteurs de cette signification concrète que leurs actes ne cessent d'imprimer à leur existence. C'est donc à une réflexion agissante qu'il importe d'entraîner et d'accoutumer le lecteur, si l'objectif essentiel doit être de lui faciliter l'accès à une action réfléchie. Se comprendre, c'est déjà se faire ; et réciproquement l'homme ne saurait se comprendre sur le mode selon lequel il entreprend de connaître les objets. Il ne se saisit jamais lui-même dans son être (si ce n'est au passé, comme un fantôme qu'il n'« est » plus, ou bien en se coupant de lui-même, comme un autre à l'égard duquel il demeure impuissant), mais bien dans son vouloir-être — en prenant conscience des idéaux implicitement postulés par son comportement, des fins spontanément poursuivies à travers ses actes et ses paroles tout comme ses abstentions et ses silences, et c'est-à-dire, en dernier ressort, de son attitude fondamentale à l'égard du monde et de ses semblables. En d'autres termes, il n'y a de connaissance valable de l'humain que celle qu'entreprend chaque homme à partir de sa propre existence et de sa situation concrète, dans le cours même de son activité réelle et dans la ligne d'une préoccupation morale. Penser sa vie n'est rien si ce n'est pas, en la vivant, faire l'épreuve de soi. La philosophie doit sans relâche poser le problème humain et lutter contre toutes ses transpositions — que suggère la mauvaise foi — sur le plan des théories ou sur celui des techniques. Le problème humain est un problème moral. Et le problème moral consiste, pour le sujet existant, à dégager, à expérimenter et à confirmer en toute occasion son propre pouvoir d'assumer la responsabilité d'une existence — qui s'offre d'abord à lui comme un fait irréductiblement contingent.

Il reste qu'une telle voie n'est point facile à suivre, et réserve encore bien d'autres écueils à ceux

LA ROTONDE
"GROPPI"

PEUT ETRE LOUEE POUR
LES BALS DE BIENFAISANCE

RECEPTIONS

BANQUETS

MARIAGES

BAPTEMES

ETC. ETC.



Demandez les conditions au CATERING DEPT.

Téléphone No. 46195

THE HELLENIC MEDITERRANEAN LINES Co. LTD.

s s "IONIA" - "CORINTHIA"

DEPARTS REGULIERS

POUR

Le Pirée - Gènes - Marseille

ET

Limassol - Beyrouth - Port-Said

Pour tous renseignements, s'adresser:

ALEXANDRIE:

M. S. G. COTTAKIS

63, Rue Nébi Daniel — Téléphone 23858.

LS CAIRE:

D. C. VELOUDAKIS

5, Rue Émad El Dine — Téléphone 57682.

PORT-SAID:

E. ARVANITOPOULOS

2, Avenue Fouad Ier — Téléphone 2337.



MARQUES
DE L'ELITE
A
TRAVERS
L'UNIVERS



Papasian & Co.

9, rue Adly Pacha
LE CAIRE



7, rue Fouad I^{er}
ALEXANDRIE

Pour vos étrennes, choisissez:

- Un piano de marque
- Une radio de qualité
- Un changeur de disques
- Un pick-up électrique
- Un album de disques
- Un accordéon Soprani, etc.

Pour vos petits...

- Un gramophone portatif
- Des disques pour enfants
- Un harmonica à bouche
- Une petite flûte "Recorder", etc.

Des étrennes pour toutes les bourses..

JEP

R.C. 31101

Si notre

effort

vous

intéresse

ABONNEZ-VOUS

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTES

S. & S. SEDNAOUI & Co. Ltd

Le Caire, Alexandrie, Tanta, Mansoura, Port-Saïd, Fayoum, Assiout.

A L'OCCASION DE NOEL ET DU NOUVEL AN

Cadeaux - Bibelots - Jouets

MIDAN KHAZINDAR, MIDAN SOLIMAN PACHA

**XVI^e EXPOSITION
AGRICOLE ET INDUSTRIELLE**

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S.M. LE ROI

INAUGURATION

LE 15 FEVRIER 1949

LE DIRECTEUR GENERAL DE LA SOCIETE ROYALE D'AGRICULTURE ET DE L'EXPOSITION INFORME LES SOCIETES ET LES PERSONNES D'EGYPTE ET DU SOUDAN, QUI PARTICIPERONT A L'EXPOSITION, QUE LES FORMULAIRES POUR L'EXPEDITION DE LEURS PRODUITS A DESTINATION DE L'EXPOSITION AVEC 50 POUR CENT DE REDUCTION SUR TOUTES LES LIGNES DES CHEMINS DE FER EGYPTIENS, SOUDANAIS ET PALESTINIENS, PEUVENT ETRE OBTENUS DE LA DIRECTION DE LA SOCIETE, A GHEZIREH (LE CAIRE), A PARTIR DU 1^{er} JANVIER 1949. LES EXPOSANTS DU SOUDAN PEUVENT SE LES PROCURER DE LA CHAMBRE DE COMMERCE, A KHARTOUM.

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types
comprend des chalands remorqués, à moteurs et à vapeur.

MAGASINS MODERNES ET SPACIEUX POUR L'ENTREPOSAGE
DES MARCHANDISES A RAMLEH, BOULAC (CAIRE)
ET A ALEXANDRIE.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DEDOUANEMENT

SIEGE SOCIAL : 4, Rue Adly Pacha — Le Caire.

Succursale à Alexandrie : 3, Place Mohamed Aly

AGENCES DANS TOUTE L'EGYPTE, ET AU SOUDAN

R.C. No. 11473.

LA VIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEDEL, MORALISTE

Un article inédit de PIERRE DESCIVES

Il y a quelques mois, pour présider leur Société (dont l'origine remonte à Honoré de Balzac) les Gens de Lettres de France ont fait appel à Maurice Bebel, qui demeure le subtil et narquois romancier de *Jérôme 60e Latitude Nord*, le brillant essayiste du *Traité du Plaisir*, le clairvoyant observateur de *La Nouvelle Arcadie*, et qui reste surtout le voyageur infatigable, à la poursuite des vérités essentielles dans un monde qui se défait.

Souriant, frais, d'une jeunesse colorée et cordiale, l'œil respirant la franchise et l'amitié, Maurice Bebel partage à l'ordinaire son temps entre le bel Hôtel de Massa, réédifié dans les jardins de l'Observatoire (siège des Gens de Lettres de France), son coquet appartement de la rue de Solférino arrangé avec un goût exquis, très « Vieille France », et sa gentil-homme - modèle de Thuré, dans le département de la Vienne, où, selon un de ses biographes, il se laisserait parfois griser par le souvenir de Descartes et de Paul-Douis Courier.



Président de la gent la plus turbulente, homme d'action et de foyer, « gentleman-farmer », conservant au sein de toutes ses activités un heureux équilibre et une marge suffisante pour écrire, ce sexagénaire à l'allure nordique paraît avoir du temps pour tout faire, et pour le faire avec une délicatesse, un tact et une autorité exceptionnels. Cependant, et comme s'il possédait, de surcroît, le don d'ubiquité, Maurice Bebel se trouve un jour à Bruxelles pour défendre les Droits d'auteur, peu après à Vandon pour célébrer Victor Hugo, puis à Varsovie pour communier dans un idéal de paix littéraire, et encore à Valvins afin d'y retrouver Mallarmé, et enfin à Buenos-Ayres pour soutenir le prestige international de l'écrivain.

Cet homme libre affirme sans doute ainsi sa liberté au sein d'un monde où les voyages deviennent un luxe ou une impossibilité matérielle, où l'on craint même de circuler pour ne plus avoir à comparer et à conclure. Avec une gentillesse naturelle, parfois teintée d'ironie, cet excellent ambassadeur de la culture et de la pensée française incarne « l'honnête homme du 20ème siècle », à la fois attaché à sa province, à sa patrie, à une tradition et à une civilisation particulières, mais ouvert, à

l'occasion, à tous les grands courants valables de rayonnement qui circulent entre l'ancien et le nouveau Monde. Son indulgente philosophie, ferme toutefois dans ses convictions profondes, nous a valu des travaux d'historien, d'essayiste — et de moraliste.

Dans la marge de recueillement lucide qu'il a su se préserver, Maurice Bebel vient de délivrer un message qui doit être entendu et dont la signification est primordiale. Il a tout récemment publié *Destin de la Personne Humaine*, volume de mince format mais lourd de méditations et d'invitations à ces méditations, car il ne viendrait jamais à son esprit de recourir à des formes péremptoires de suggestion. Il n'a cessé de professer qu'obstinément traditionnaliste il tenait la liberté de penser et d'exprimer sa pensée comme la manifestation la plus éclatante du génie français, celle qui a fait la grandeur des Lettres Françaises depuis Rabelais jusqu'à un Bernanos, à travers les plus tragiques époques ou étapes d'oppression.

Aimant les grandes idées et entendant les sauver, le Président des Gens de Lettres de France s'est penché, dans *Destin de la Personne Humaine*, sur le problème qui, en fait, surclasse tous les autres problèmes, puisqu'il les commande. Comment l'homme sortira-t-il de l'épreuve de collectivisation et de mécanisation qui, de plus en plus, prend comme dans un étau son activité sociale et son comportement intellectuel et moral ? En sortira-t-il seulement vivant ? Quels morceaux de lui-même sacrifiera-t-il ? De quelles amputations s'accompagnera cette volonté (si elle existe encore) de reprise, d'évasion, de décrochage ?

Moraliste, c'est-à-dire observateur attentif et généreux des mœurs d'aujourd'hui, Maurice Bebel croit que l'on peut encore rétablir tout ou partie de ce qui fait la noblesse et la grandeur de la personne humaine ; il estime que la France serait susceptible d'être appelée à tenir un rôle décisif dans ce voyage périlleux — au bout de la nuit ! — où s'est engagée l'humanité. A la France, pourrait revenir la mission d'humaniser, d'alléger dans le sens de la compréhension des esprits, des âmes et des cœurs, le système d'organisation vers lequel glisse l'ensemble des sociétés modernes.

Au gré d'histoires, d'apologies, de conseils, d'observations et de remarques, et avec cette vivacité de ton et d'expression qui est la marque de son talent, le Président Maurice Bebel soutient ses thèses avec une communicative conviction. — « Il nous reste, écrit-il avec optimisme, de fréquenter ce qui s'offre à la portée de notre jugement et c'est la nature entière qui nous ouvre ses chantiers d'innocence ».

Ses « chantiers d'innocence » ! Oh ! la belle, la savoureuse formule.

Puissent à la suite de ce bon berger confiant et sûr, les meilleurs esprits de tous les pays s'engager dans une croisade qui a pour but de restituer à l'homme la haute dignité de la Vie "...

Pierre DESCIVES.

VIEUX PAPIERS TOUJOURS NOUVEAUX

La coopération gréco-italienne

CRISPI A ATHENES

Cavour et Crispi, les deux plus grands hommes politiques de l'Italie moderne, n'ont jamais cessé d'affirmer hautement l'intérêt commun pour la Grèce et l'Italie d'une étroite collaboration entre ces deux pays. On sait que Crispi descendait de Grecs de Sicile et que lui-même disait que « c'est à cette antique mère, la Grèce, que je dois une partie de ma descendance ».

Pendant la guerre de libération de l'Italie, Crispi, ardent patriote, se réfugia en Angleterre pour éviter d'être arrêté. De là il s'enfuit secrètement en 1859 pour rentrer en Sicile, sous un faux nom et avec un faux passeport. Il s'arrêta quelque temps à Athènes où le navire qu'il avait pris se dirigeait. Par son Journal nous apprenons qu'il resta deux semaines sous l'Acropole.

« La mer, y écrit-il, le ciel et la terre y ont quelque chose de divin. La terre et l'homme sont nés en même temps. Pour nous Italiens, les souvenirs sont nombreux, naturels, les aspirations qui nous rapprochent de ce peuple et de ces lieux. Il est donc compréhensible qu'en arrivant ici, nous nous sentions comme dans notre pays ».

Il voyait plus clair que le mégalomane Mussolini! Mais Crispi ne vint pas à Athènes seulement pour admirer les antiquités. Beaucoup de pages de son Journal sont consacrées à la politique et à la diplomatie de la Grèce. Il prédisait que « personne ne peut nier que dans un avenir fut-il lointain, la Grèce rassemblera ses membres épars pour constituer une puissance qui serait une alliée naturelle de l'Italie ».

Une page du journal du patriote grec Dem. Georgiadis, membre du Syllogue de Réforme politique dont le siège était à Athènes et avait comme but de soulever les Grecs asservis, nous révèle le but du séjour de Crispi à Athènes. Le président de cette association était l'écrivain Antoniadis qui reçut un soir aux bureaux du Syllogue, avec le conseil d'administration, Crispi qui voulait leur faire de graves communications.

L'intermédiaire, dans cette rencontre était Démosthène Spanopoulos qui avait fait ses études à l'Université de Pise et avait fait la connaissance de Crispi et de l'illustre Mazzini. Le soir où il fut reçu au Syllogue, Crispi, très ému dit :

— Frères! pardonnez-moi de vous parler en italien. Je regrette de tout mon cœur de ne pas connaître la langue qui fut celle de mes frères. Car, mes frères, je suis grec d'origine et dans ma mémoire est restée très vive la tradition de ma famille d'après laquelle mon aïeul s'est réfugié de Grèce en Sicile ayant en lui un pur sang gréco-albanais. (Ici, il est nécessaire d'expliquer que les ancêtres de Crispi étaient des Epirotes qu'on appelait alors en Italie des Gréco-albanais). La seule chose qui me console est la pensée que ce sang dont je suis fier n'a pas été altéré par un mélange vil et bas. La Grèce et l'Italie ont toujours été sœurs dans le bonheur et le malheur à travers les siècles. Je suis certain que dans un coin de la Grèce existe encore le nom de Crispi. (Il avait raison car ce nom existe aujourd'hui dans les Cyclades et peut-être ailleurs).

Un désir secret de l'exilé, du proscrit que je suis, serait de reposer une fois son corps fatigué sous le toit qui abrita ses ancêtres... Frères, soyez fermes dans vos principes. Amertumes et déceptions certes ne sont pas épargnées à ceux qui luttent. Mais, à la fin il y a le noble enjeu de la lutte, teint du sang des martyrs ».

Le lendemain, le bureau du Syllogue se rendit à l'Hôtel de l'Europe où logeait Crispi et ils parlèrent des questions qui l'avaient amené à Athènes. Il leur dit que l'Italie en luttant pour sa propre libération, cherchait à collaborer avec d'autres pays qui avaient encore des revendications nationales à satisfaire pour la résurrection de tous les frères esclaves.

Ils parlèrent de la question des Iles Ioniennes, alors protectorat britannique. Crispi assura que Mazzini, qui était alors en Angleterre, avait souvent plaidé en faveur de l'union de l'Heptanèse à la Grèce. Pour la question crétoise, il était absolument au courant car il y avait à Naples un comité gréco-italien qui rassemblait des volontaires qui voulaient venir combattre dans l'île héroïque. Et Georgiadis d'ajouter :

« M. Crispi, ne jugeant pas cela suffisant, me pria de lui soumettre un mémoire de l'activité politique courante et me donna pour cela un sceau spécial semblable à celui qui pendait à la chaîne de sa montre et sur lequel je lus avec émotion cette inscription en grec
(Maintenant et à jamais).

Malheureusement l'intervention de la diplomatie autrichienne empêcha le soulèvement commun grec et italien de se manifester. Le mouvement qui avait été préparé en Grèce échoua. Mais Crispi ne cessa pas d'avoir les mêmes sentiments pour la Grèce, patrie de ses ancêtres. Quand fut créé l'Etat italien uni et qu'il acquit une puissance internationale, Crispi, soit député, soit premier ministre, soutint toujours la Grèce. Il était vieux en 1897, lorsque des Grecs furent tués par des Turcs en Crète. Dans une interview au « Figaro » de Paris, il s'indigna : « Quand donc cette tragédie va-t-elle prendre fin? Les Grandes Puissances continueront-elles à traiter par des remèdes empiriques cette plaie orientale dont la gangraine s'aggrave chaque jour? »

Plus d'une fois il parla à la Chambre sur les questions grecques. Le 15 mars 1880 dans un admirable discours, il dit entre autres : « En Orient nous avons deux nations auxquelles nous unissent l'histoire et d'antiques liens dans l'oeuvre de civilisation — la Roumanie et la Grèce. Pour ces nations nous n'aurons pas assez fait tant que leur autonomie et leur indépendance ne seront pas assurées... »

« Les Albanais ont-ils une nationalité propre? Unissez-les, fixez-leur le système gouvernemental qu'ils préfèrent. Mais tôt ou tard, forcément, les Albanais doivent s'unir à la Grèce ».

Mussolini méprisa cette vérité et il poussa l'Albanie contre la Grèce. Il a payé sa folie de sa vie. Aujourd'hui l'Italie républicaine semble revenir envers la Grèce dans la voie de Crispi et de Mazzini.

Costas KEROFILAS.

Une promenade de chien...

Une promenade avec Mika, ma chienne, à travers les rues de la ville, est une chose édifiante par les réactions que la vue de ce fringant petit animal de la race des bassets, provoque chez les gens.

Un savant qui a étudié spécialement la psychologie des chiens, classe le basset en premier rang au point de vue de l'intelligence. Il cite plusieurs exemples à l'appui dont le suivant: Un de ses collègues, professeur d'université dans une ville allemande, père d'un bébé de quelques mois ne disposait pas des moyens de se payer une nurse. Pour pouvoir aller quelquefois au spectacle, le soir, avec sa femme, il laissait près du berceau de son enfant son fidèle basset qui, non seulement montait la garde, mais aussi balançait de ses pattes le mioche dès que celui-ci se réveillait. Les parents savaient qu'ils pouvaient être tout-à-fait tranquilles. L'adroite petite bête accomplissait sa tâche d'une façon parfaite.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à notre chienne.

Lorsque, par son merveilleux instinct, Mika se rend compte que j'ai l'intention de sortir en l'emmenant, elle est en proie à une grande agitation. Pendant que je m'habille, elle jappe joyeusement, saute et surtout tape énergiquement le plancher avec sa queue comme avec un fouet, exigeant ainsi de moi de ne pas changer d'avis.

Une fois dans la rue, sa joie devient du délire. Elle s'élançait d'un essor frénétique et j'ai de la peine à la retenir et à la suivre. Entre la petite bête à un bout de la laisse et... moi à l'autre, commence, alors, une lutte de traction à la corde et il me faut déployer de grands efforts pour que le frétilant toutou ne l'emporte pas.

Puis, ce sont les innombrables cartes de visite qu'elle sème ou plutôt qu'elle tente de semer tout le long du parcours, principalement au pied des arbres et des poteaux.

D'après elle, c'est, sans doute, un honneur qu'elle leur fait, ou une marque de politesse. D'après le dock savant précité, c'est un signe de coquetterie et une attestation de son passage à l'adresse de la gent canine du sexe opposé, pour qu'on la dépiste.

C'est durant ces fréquents arrêts que les réflexions des passants jaillissent.

Ainsi cet adolescent à la peau dorée au soleil est tout ému de voir Mika couleur de cannelle, à la mantelure plus foncée qui se dégrade en camaïeu. Il s'arrête pour la contempler et l'interpeller:

— Eh toi mignonne! Viens ici chez l'oncle. Et il tape de ses mains sur ses genoux pour qu'elle s'approche de lui. Volontiers elle s'arrête et lèche la main de ce parent improvisé qu'elle adopte, de son côté, sans difficulté.

Mais à un autre tournant de rue, on est moins bien reçue.

— Pouah! la sale bête. Est-ce une chienne ou une tortue? Ça traîne le ventre par terre comme un reptile, s'exclame un passant avec une grimace de dégoût.

Mika lance un grognement sévère à l'adresse du manant. Espèce d'ignorant, tout le monde sait que les bassets sont ainsi en raison de leurs pattes courtes. Evidemment, puisqu'elle n'est pas un lévrier ni un héron, elle ne peut pas avoir des échasses, mais

son cerveau court plus rapidement que ses jambes ce qui n'est pas le cas pour les haut-perchés.

Un peu plus loin, un autre fâcheux émet encore des appréciations désobligeantes à l'apparition de l'exubérant quadrupède, dont les pattes tassées et torsées font que sa démarche est plutôt déhanchée. Avec de grands éclats de rire, il épilogue:

— « Regardez-moi cet avorton de phoque! C'est tordant, ma foi! Et de provoquer l'hilarité générale parmi les badauds qui déambulaient nombreux à ce carrefour.

Mika qui est impressionnable se sentit finalement vexée. D'être chicanée pour ses jambes basses, ce n'est rien, mais ce qui vous chiffonne c'est d'être comparée à des bêtes d'une espèce inférieure. Est-ce permis parce qu'on a le poil luisant et le corps ondoyant d'être confondue avec des pinnipèdes ou des reptiles? Quelle ignorance crasse! C'est désespérant.

Entre-temps — et quoiqu'elle ne se l'avoue pas — la gaité de Mika s'est évanouie. Son dandinement s'est ralenti. Ses oreilles flasques, plus longues que jamais se rabattent jusqu'à son ventre et elle a une tendance à se baisser constamment pour renifler le sol, mais c'est, je crois, pour cacher une larme qui brille au coin de son œil. Dans sa détresse, le brave petit toutou demeure fier!

Enfin, nous voilà arrivées au bureau de la Poste, but de notre promenade. Nous y entrons et prenons place à la queue formée devant le guichet des lettres recommandées.

Mais quelle est cette dame âgée au visage doux et à l'allure distinguée qui nous regarde avec insistance?

Nous ne croyons pas l'avoir vue, auparavant, Mika et moi. Pourtant elle continue à nous fixer et soudain, elle quitte sa place pour s'approcher de nous. Puis, tout d'un coup, elle se baisse vers l'animal et se met à le flatter de la main, on lui disant des mots tendres.

Les traits de la dame ainsi que sa voix trahissent une vive émotion. Elle embrasse affectueusement la petite bête et je remarque que ses yeux sont humides. Puis elle s'excuse auprès de moi et me raconte qu'elle vient de perdre son basset, le compagnon fidèle de sa solitude qu'elle chérissait et gâtait comme un enfant durant des années. Une courte maladie l'emporta.

Le souvenir de cet animal adoré était tellement vivace en son cœur qu'elle ne se sentait pas le courage de le remplacer.

Avant de nous quitter et tout en souhaitant longue vie à Mika, la noble dame demanda son adresse et l'autorisation de venir quelquefois lui rendre visite. Ce serait une grande consolation pour elle de voir, de temps en temps, l'adorable petite chienne qui lui rappelle tout-à-fait son pauvre toutou.

Toutes ces démonstrations d'amitié (et, Dieu me pardonne, l'expectative des biscuits et autres friandises que celles-ci laissaient pressentir, remontrèrent complètement le moral abattu de Mika par les incidents de tout-à-l'heure et elle s'en retourna ce jour-là, la poitrine bien bombée et plus fière que jamais au chenil!

Henrietta PERIDIS.

LA VILLE DE VERSAILLES

Un article inédit de JEAN GALLOTTI

Si grande est, à Versailles, la renommée et aussi la beauté des palais royaux et de leurs jardins que, parmi les innombrables touristes venant les admirer de toutes les parties du monde, bien rares sont ceux qui prennent la peine de visiter la ville.

Elle mérite pourtant de l'être. On sait que son origine ne remonte pas à plus de trois siècles. Simple petit village d'Ile de France, hameau plutôt, situé au penchant d'une butte au bord de la route de Normandie, elle dut sa première célébrité au caprice du roi Louis XIII qui, à la place d'un vieux donjon, y fit construire un rendez-vous de chasse. Louis XIV, qui ne se plaisait ni à Paris où les événements de la Fronde, dont avait été marquée sa jeunesse, se rappelaient à lui de manière désagréable, ni à Saint-Germain, résidence habituelle des souverains depuis Henri IV et d'où, dit-on, il s'attristait d'apercevoir au loin la basilique de Saint-Denis tombeau des rois de France, aimait au contraire le « chétif château de Versailles » où, grand chasseur comme son père, il venait fréquemment faire de courts séjours. Il résolut donc d'y vivre. Et ce fut l'origine du prodigieux ensemble constitué par le Château actuel, avec ses deux ailes, sa cour de marbre et sa chapelle, par le parc avec ses terrasses, ses pièces d'eau et son Grand Canal, enfin par les délicieux Grand et Petit Trianon. Mais ni les innombrables courtisans ni, moins encore, la foule des gens de toutes sortes, provinciaux, étrangers, marchands, aventuriers qu'attiraient la présence de la cour, ne pouvaient loger au Château, si vaste qu'il fut; et il fallut, pour les recevoir, agrandir avec méthode l'ancien village de Versailles. Ainsi fut conçu un plan de ville qu'on peut considérer comme une des plus magistrales réalisations de ce qu'on a depuis appelé l'Urbanisme.

Face au palais, fut réservée une place immense bordée par deux écuries dont Hardouin-Mansard fit deux chefs-d'œuvre d'architecture et d'où partaient, en patte d'oie, les trois avenues dites de Paris, de Sceaux et de Saint-Cloud, les plus imposantes et magnifiques voies carrossables qu'on eut encore jamais vues. Elles formaient un centre spacieux bordé d'habitations princières et séparant deux quartiers qui, depuis, sont toujours restés distincts. Au midi se trouvait le village primitif chaque jour agrandi et transformé; au nord, un quartier nouveau auquel l'église Notre-Dame, paroisse du roi, bâtie aussi par Mansard, donna son nom. Partout, les rues, contrairement à celles de presque toutes les autres cités du royaume, étaient tracées en lignes droites, recoupées perpendiculairement. En outre, une ordonnance fixait le choix des matériaux de construction, qui devaient être la pierre, la brique et l'ardoise, et limitait la hauteur des habitations à un seul étage, sur rez-de-chaussée et sous les combles, afin que la vue ne put être masquée depuis la chambre du roi tournée du côté de la ville.

Pourtant, si absolu qu'ait été le pouvoir qui régissait cette entreprise, les intérêts particuliers eurent toujours en France de si impérieuses exigences que, dès le règne de Louis XV, les servitudes d'architecture cessèrent d'être observées et que les maisons à deux ou trois étages, construites en maçon-

nerie de moellons sous enduit de chaux, remplacèrent en grand nombre les pavillons blancs et roses qui s'étaient élevés au XVII^e siècle et dont les spécimens, rappelant le goût de Louis XIV, sont devenus fort rares aujourd'hui.

Ce fut sous ce même règne de Louis XV que se forma, au midi, au delà du Vieux Versailles, autour d'une église Cathédrale nouvellement construite, tout un quartier nouveau appelé le quartier Saint-Louis. En même temps, du côté nord, l'assèchement de l'étang de Clagny permettait l'extension du quartier Notre-Dame. Ainsi la ville avait atteint, dès la fin de la royauté, les limites que celle-ci lui avait assignées et qui ne devaient être dépassées qu'au XX^e siècle, par l'effet d'une poussée venue cette fois de Paris.

Cette formation, à la fois préméditée, rapide et régie par un plan strict, a donné à Versailles une physionomie spéciale et d'une rare homogénéité. La majesté sans égale de ses places et de ses avenues plantées, la régularité de ses rues dont la monotonie ne fait qu'accentuer le caractère, la blancheur des maisons, leur uniformité qui rend plus obsédante l'évidence du style, le calme, le silence, en dehors de deux ou trois rues commerçantes. L'air et la lumière largement répartis, tout cela lui confère une originalité dont beaucoup savent s'enchanter, qui peut aussi ne pas séduire mais qui, à notre époque, ne peut manquer d'intéresser au moins comme une curiosité. Le contraste avec Paris auquel pourtant elle est reliée par une suite ininterrompue de faubourgs y est complet et saisissant.

Mais la ville de Versailles ne se recommande pas pour cette seule originalité d'ensemble. Elle abonde soit en sites pittoresques, comme le groupe des petites maisons dites des Carrés, dans le quartier Saint-Louis ou comme la Petite-Place, au quartier Notre-Dame, soit, davantage encore, en édifices magnifiques. Ceux-ci pour la plupart, se signalent par des portes d'une architecture imposante que rehausse une riche ornementation de pierre et de bois sculptés. Les plus remarquables, affectés aujourd'hui à des services publics, bordent l'Avenue de Paris; mais il convient de citer aussi, pour leurs porches somptueux: l'hôpital militaire, ancien Grand-Commun du roi, l'Ecole du Génie et la Bibliothèque, ancien hôtel des Affaires Etrangères et de la Marine, rue de l'Indépendance Américaine.

L'Eglise Notre-Dame, d'un aspect assez fâcheux au dehors, tenant aux proportions basses que dut lui donner Mansard pour observer les ordres de Louis XIV, est, à l'intérieur, un modèle de sobre élégance. Quant à la Cathédrale, c'est un beau spécimen de l'art contourné, baroque et charmant du XVIII^e siècle.

A chaque pas, d'ailleurs, l'attention du promeneur est retenue par quelque façade d'une grâce exquise, par des balcons aux balustrades de fer forgé, par de vieilles cours mystérieuses et mélancoliques, par quelque pavillon aux proportions charmantes accompagné de la verdure du lierre, de la pâleur des glycines ou de l'ombre d'un jardin, comme le pavillon de Mademoiselle Mars ou comme celui où mourut le poète Stuart Merrill, par quelque ancienne demeure soigneusement conservée, comme celle de

BANQUE DE COMMERCE

N. Tépéghiosi & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

CAPITAL VERSE L.E. 5 0.000
RESERVES L.E. 130 000

Siège Social : LE CAIRE, 147, Rue Emad - el - Dine R. C. No 41671

Téléphones : Direction : Nos 54700 55410

Portefeuille, Change No. 41971

Succursale à Alexandrie, 17 Rue Stamboul, R C No. 16508

Téléphones : Direction : No. 20932

Changes Marchandises, Recouvrements : No. 22370

Portefeuille, Renseignements, Caisse : No. 28197, Titres, Position : No. 24637

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes, Avances sur Valeur publiques, sur Marchandises et sur Effets
Dépôts à Vue et à Echéance fixe ; émission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes d'Égypte et de l'Étranger. etc. etc.

« COFFRETS EN LOCATION DANS SES CAVEAUX »

Service spécial de Caisse d'Épargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions
Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.



HELLENIC AIRLINES

“ HELLAS ”

ont le plaisir d'annoncer l'extension, jusqu'à Alexandrie, de leur ligne Athènes-Londres, inaugurant ainsi un service bi-hebdomadaire entre Alexandrie, Athènes et Londres.

ALEXANDRIE - ATHENES

DIMANCHE — Départ : Alexandrie 06 h. 30 JEUDI — Départ : Alexandrie 14 h. 00
DIMANCHE — Arrivée : Athènes 10 h. 00 JEUDI — Arrivée : Athènes 17 h. 30

Jonction avec le service direct Athènes-Londres qui part d'Athènes à 11 h. 00.

ATHENES - ALEXANDRIE

JEUDI — Départ : Athènes 09 h. 00 SAMEDI — Départ : Athènes 14 h. 00
JEUDI — Arrivée : Alexandrie 12 h. 30 SAMEDI — Arrivée : Alexandrie 17 h. 30

Jonction avec le service direct Londres-Athènes de la veille.

Prix des billets Alex.-Athènes Alex.-Londres

Aller L.E. 17,000 L.E. 61,500 Aller et retour ... L.E. 30,600 L.E. 110,600

Plus 15 % de la moitié du prix du retour imposé par le Fisc du Gouvernement Grec.

Surcharge : (bagages) P.T. 17 par kilo Fret P.T. 13,5 par kilo

Bagages Franco de port 30 kilos.

Pour tous renseignements s'adresser à :

MISR SHIPPING S.A.E.

Le Caire — 48, rue Ibrahim pacha, Tél. 46302/3.

Port-Tewfik — Immeuble Messageries Maritimes, Tél. 134.

Alexandrie 30, rue Chérif pacha, Tél. 29617.

Athènes — 4, rue Mitropoleos — Tél. 33114.

Port-Saïd — Rue Eugénie, Tél. 610.

AINSI QU'ÀUX DIVERSES AGENCES DE VOYAGE

Banque d'Athènes

(Société Anonyme)

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANKATEN

Etablie en Egypte depuis 1896

85, AGENCES DANS TOUTE LA GRECE

EGYPTE : Alexandrie R. C. 436, Le Caire R. C. 4410 et Port-Said R. C. 148.

ANGLETERRE : Londres, 22, Frenchurch Street.

CHYPRE : Limassol, Nicosie. FAMAGUSTA

ETATS-UNIS : NEW-YORK, The Bank of Athens Trust Co., 205, West 33rd Street

AFRIQUE DU SUD : JOHANNESBURG : THE BANK OF ATHENS

(South Africa) Ltd, 116, Marshall Street

Correspondants dans les principales villes du monde.

Exécution de toute opération de Banque en général.

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

LEBON & Co.

53, AVENUE FOUAD 1er. - LE CAIRE

Force Motrice Electrique à tarif réduit pour Industries

Vente à tempérament et location de chauffe-bains à gaz
et d'appareils et moteurs électriques.

Appareillage en tous genres GAZ & ELECTRICITÉ

Gokes Calibres - Brai (Pitch)

Goudron Brut et Déshydraté

Huiles dérivées du goudron, naphthaline

Madame du Barry ou comme l'hôtel Lambinet, aujourd'hui transformé en Musée.

N'oublions pas non plus, de signaler, pour leur intérêt historique, deux bâtiments auxquels se lie le souvenir d'épisodes capitaux de la Révolution Française — la salle du Serment du Jeu de Paume, dans

une petite rue située sur l'emplacement du village originel et l'Hôtel des Menus-Plaisirs, Avenue de Paris, sorte de réserve pour les jeux de la famille royale et dont les locaux abritèrent, pendant plusieurs mois, les séances de l'Assemblée Constituante.

Jéan GALLOTTI

Le vainqueur du Choléra exalte l'œuvre de ses collaborateurs



S.E. le Dr Néguib Iskandar pacha, ministre de l'Hygiène Publique, prononçant son discours. De gauche à droite, S.A.R. la Princesse Fawzia, S.E. le Dr Abbas El-Kafraoui pacha, représentant S.M. le Roi, S.A.R. la Princesse Faiza.



Au cours de cette cérémonie. De gauche à droite, Mme Triandafylidis, épouse du Ministre de Grèce, Mme Bahyeddine Barakat pacha, vice-présidente de l'Oeuvre « Mohamed Aly El Kébir ».

LA VIE ARTISTIQUE**Les leçons de la tapisserie moderne**

Un article inédit de Bernard CHAMPIGNEULLE



Raoul DUFY scène champêtre Tapisserie 1948 — 1 m, 18 x 2 m, 64 « Galerie Louis GARRE ».

Deux artistes d'inspiration différente. Deux modes d'expression différents. Deux techniques différentes. Les expositions des récentes tapisseries de Lurçat (Galerie Jeanne Bucher) et de Dufy (Galerie Carré), qui se tiennent au même moment à Paris, permettent les confrontations les plus instructives au sujet d'une forme d'art dont chacun s'est plu à saluer avec sympathie l'incontestable renaissance.

A la sensationnelle exposition qui eut lieu aux Musées d'Art Moderne en 1946 et qui connut un si triomphal succès, les organisateurs, après avoir présenté les plus purs chefs-d'œuvre de la tapisserie française, comme l'*Apocalypse* d'Angers, ou les *Saisons* qui datent de la fondation des Gobelins, avaient eu l'audace de ne pas s'arrêter aux classiques, et de montrer un important ensemble de tapisseries modernes. Que la comparaison n'ait pas été périlleuse pour celles-ci, je n'oserai le prétendre. Il était cependant incontestable qu'après l'affaiblissement du XVIII^e siècle, et les procédés de mauvais aloi qui au XIX^e siècle intervenaient au service de causes si médiocres, l'art de la tapisserie se retrempait à ses origines et nous donnait l'impression d'assister à un véritable renouveau. Parmi les œuvres modernes, il apparaissait également comme hors de doute que celles de Jean Lurçat, loin de sonner comme des notes insolites dans le vieux monument, semblaient, au contraire, malgré Lurçat apportant une sorte de magnificence décorative parfaitement adaptée à son objet qui les faisait surclasser toutes les autres. L'expérience récente du Palais Jacques Cœur, à Bourges, était également démonstrative : les murs de la somptueuse demeure médiévale

la nouveauté de leur style, bénéficiaient du cadre ancien où elles rayonnaient dans tout leur éclat.

Les ateliers d'Aubusson, avec leurs métiers de basse lisse permettent à Lurçat d'employer ces méthodes de travail grâce auxquelles il a su redonner à la tapisserie, avec l'apport d'un accent entièrement neuf l'indépendance des moyens et la fermeté d'expression qui lui assurent son authenticité.

L'artiste n'emploie, comme au moyen-âge, qu'un nombre restreint de couleurs, une vingtaine au maximum — formule dont le premier avantage est de réduire les frais de teinture dans des proportions considérables. Sur son carton, il trace un schéma où chacun des tons juxtaposés est désigné par un numéro auquel, lors de l'exécution, se réfère l'artisan. Il n'y a pas de teintes composées, mais de simples rapprochements de tons purs, des hachures, des pointillés, divers procédés très simples, qui permettent d'obtenir des effets d'optique d'une étonnante richesse. Le graphisme volontier déchiqueté de l'artiste — dont tant de suiveurs ont vainement tenté de retenir la formule — l'heureuse distribution des couleurs, le caractère nettement mural du décor, confèrent à l'ensemble, malgré la pauvreté des moyens employés, une sorte de luxuriance fastueuse.

Les prétextes en sont parfois un peu trop littéraires selon nous, mais qu'importe, puisque nous trouvons cette joie des yeux et de l'esprit qui procède d'inventions savantes, d'ingénieux artifices et s'exprime avec tant d'aisance. Grâce à l'expérience et au savoir de l'auteur, l'art domine la technique et la plie à sa volonté. Son langage



Exposition des Tapisseries de haute lisse: Raoul DUFY. « La Musique de Tintoret » 1948 3 m, 20 x L m, 41. « Galerie Louis CARRE ».

plastique n'a rien d'hermétique : bien qu'il s'exprime par symboles, suggestions, formules allusives, il est facilement communicable.

Ainsi Lurçat a-t-il atteint cette sorte de magie poétique sans quoi ses inventions techniques ne seraient rien.

Les tapisseries que Dufy vient de nous montrer sont conçues de toute autre façon. Nous sommes loin de la rigueur mécanique de Lurçat. Dufy propose aux tisseurs des cartons peints, c'est-à-dire des tableaux travaillés spécialement en vue d'être tissés, que l'artisan pourra interpréter avec une certaine souplesse et non comme un simple copiste. Ajoutons que l'exécution par le métier de haute lisse et l'emploi de laines filées à la main communiquent à la tenture une certaine irrégularité pleine de saveur.

Dufy est un décorateur né, il connaît les exigences de la décoration murale. (Il en avait donné la preuve avec cette peinture géante du Pavillon de la Lumière, à l'exposition de 1937, dont le thème et l'ampleur étaient si redoutables et dont il s'était tiré avec tant de brio.) Il a étudié à fond, ces dernières années, les règles de la tapisserie. Il s'agit d'un travail sérieux dû à un artiste extrêmement doué.

Et pourtant, pourrions-nous dire que cette exposition nous ait entièrement satisfait ? Le principe même qui a présidé à l'élaboration de ces œuvres nous paraît commander de grandes réserves. Autant l'esprit de Dufy transparait, avec toute sa verve et son alacrité, lorsque son pinceau trace sur la feuille de papier ses lumineuses

aquarelles, autant il nous paraît s'alourdir lorsque le tapissier applique ses grâces légères à l'épaisse matière du tissu.

L'une des exigences esthétiques de la tapisserie nous semble être le fini, l'aboutissement, la précision des contours, or, un tableau, un dessin de Dufy, si évocateurs soient-ils, semblent toujours plus ou moins hâtifs et même inachevés ils suggèrent plus qu'ils ne définissent, et, c'est justement là l'un de leurs charmes. De sorte que ces tentures nous apparaissent un peu comme des croquis qui auraient pris une importance monumentale. Ceci est particulièrement sensible dans les scènes à personnages, comme *l'Oise*, *la Seine et la Marne* ou *la Musique du Tintoret* interprétation d'une libre toile célèbre qui nous a paru moins heureuse que l'interprétation antérieure du *Moulin de la galette* de Renoir par le même artiste. Par contre, *L'Olivier*, avec ses blancs purs qui jouent sur le sombre éclat des bleus et des rouges, nous paraît plus attachant. Il va sans dire que la personnalité de Dufy, qui reste l'un des peintres les plus spirituels et l'un des décorateurs les plus exquisement audacieux de notre époque, transparait dans ces œuvres nouvelles. Aussi bien, les réserves que nous formulons concernent-elles moins leur valeur artistique proprement dite que le manque de cohérence qui nous paraît exister entre un tempérament d'artiste et une technique qui ne semble point lui convenir.

En somme c'est l'aventure contraire à celle de Jean Lurçat dont la peinture ne nous enchantait guère et qui, en se donnant à la tapisserie s'est révélé comme un grand maître.

Bernard CHAMPIGNEULLE



LA VIE THEATRALE

LE VOLEUR D'ENFANTS

Poète cristallin, dont la transparence s'rise ou se voile de fines brumes de pitié, de mélancolie; âme pure et sensible; avec cela, Français de cœur, qui durant les misères subies par la France, quand son sol était occupé, a écrit quelques-uns des vers les plus touchants qu'ait inspirés le « miroir hexagonal » qu'encadrent la Mer du Nord, la Manche, l'Atlantique, les Pyrénées, les Alpes.

Le Voleur d'enfants, une comédie un peu frêle, et dont on pourrait dire, comme Musset d'un distique de Chénier, qu'elle est moins écrite que rêvée mais dont le protagoniste, extrêmement original et émouvant, restera dans les mémoires.

Ce personnage, en qui les familiers du M. Supervielle reconnaissent quelques traits qui font aimer l'auteur lui-même, se nomme le Colonel Philémon Bigua. De son passé, nous savons peu de chose. Il se déclare, avec ingéniosité, le « vainqueur moral » d'une bataille où s'est jouée sans doute l'indépendance d'une nation sud-américaine. On devine que ce soldat avait horreur de verser le sang. Il a traversé l'océan, comme le fit vingt fois, d'Uruguay en France et réciproquement, notre ami-poète, et il est revenu à Paris, avec sa « mamma », une vieille dame de qui il tient bonté et belle humeur, sa femme Desposoria, flexible et languissante, pâte tendre; deux noirs, ses serviteurs, des oiseaux-mouches, des perroquets; et des malles de plumes, dont il a bordé les rideaux des fenêtres de son hôtel. La maison parisienne du colonel est pleine de pépiements aigus, d'appels de becs, de tout un bazar d'objets exotiques, vrais joujoux... Il n'y manque que des enfants.

Hélas! Desposoria semble condamnée par la nature à n'être jamais mère. Pour tromper son chagrin, le colonel, en costume de gaucho, le front abrité d'un vaste sombrero, s'amuse à coudre à la machine des brassières, des robes légères, des layettes... Il est né pour la paternité. Serait-il bon éducateur? On n'en croit rien. Son cœur est celui d'une maman gâteau...

Incapable de vivre plus longtemps sans enfants terribles et charmants, sans joues fraîches à embrasser, il recueille d'abord un garçonnet impétueux, un « sans famille » dont la trompette et le tambour vont affoler les oiseaux dans les lustres du salon... Mais sa générosité allume l'imagination d'un bonhomme à trogne de rubis, grailonnant, mal vêtu qui lui amène sa grande fille à adopter... Le colonel se rebiffe un peu. Mais l'autre a du bagout. La fille, qui a seize ans, est une petite sauvage, dans le genre de celle dont Jean Anouilh a décrit la misère et la pureté... Marcelle est trop grande pour les layettes du colonel. Il l'accepte tout de même. Voilà la cage pleine. Ni le colonel, ni la faible Desposoria, ni même la mamma, qui use pourtant de forts verres de myope, n'aperçoivent le péril... Il y a un grain de folie dans ces têtes chaudes. Mais la belle folie; et comme on les embrasserait tous avec plaisir... Voilà le premier acte; tableau d'une famille bizarre et charmante. Quelque chose comme la famille de *Tessa*, la nymphe au cœur fidèle.

La nymphe, c'est Marcelle. Elle est pure; mais elle ne peut s'empêcher d'être jolie. Elle ne peut, non plus, rester insensible à la bonté, à l'art musical, à l'ingénieuse libéralité de Philémon Bigua. Et l'amour paternel de Philémon, comment voulez-vous que le démon de Midi ne s'amuse pas à la le métamorphoser peu à peu en une tendresse un peu suspecte?... Le berceau de Marcelle est un lit de jeune fille, et les rideaux de mousseline s'imprègnent de parfums capiteux. Les causeries du papa, qui n'a pas cinquante ans, et de la fille adoptive, leur troublent à tous les deux la cervelle. Desposoria ne fait point de querelle, mais elle commence à souffrir. Et, mécontent de lui-même, Philémon sent grandir une tentation terrible; un jeune amour envahissant; de ceux que Maupassant disait « forts comme la mort »... Comme la mort, certes. Car l'honnête homme, plutôt que de s'y avilir, préfère disparaître. Le héros de Maupassant se précipitait sous les fers de chevaux d'omnibus. Philémon Bigua, constatant qu'il est près de haïr l'infortunée Desposoria et de brutaliser la chère Mamma, que va-t-il faire? S'enfuir avec l'enfant qui lui a volé son cœur? Elle y consentirait; et ils prennent rendez-vous pour quitter ensemble la maison... Quel est le bon ange qui arrête à temps Philémon? Le plus impérieux des anges gardiens: sa conscience. Mais alors, désespéré d'être si honnête homme, Philémon court vers la Seine. M. Supervielle n'a pas

eu le courage de le laisser se noyer. Il me rappelle le bon Dumas que son fils trouva un jour tout en pleurs: il venait de tuer Porthos! Donc un marinier, placé là tout exprès, sauve notre ami Philémon, qui reprend furieux sa place au foyer. Mais Marcelle est partie. Partie avec un gamin cynique et perspicace, le seul clairvoyant de toute la distribution...

Plongé dans la plus noire mélancolie, déchiré entre le devoir et la passion, le colonel s'enferme, des mois dans sa chambre... Ni mamma ni Desposoria ne savent l'arracher à son désespoir.

Jusqu'au jour où Marcelle reparait et lui annonce que bientôt elle sera mère. A l'instant, le colonel est rasséréiné. L'enfant n'est pas de lui. Mais il est de Marcelle; il portera les langes, il se pelotonnera dans le berceau si longtemps inutile. Le colonel pourra lui chanter des barceuses des pampas, lentes et voluptueuses comme des tangos.

Pour croire que le démon de Midi soit si rapidement mis en fuite, il faut sans doute mettre en mouvement beaucoup de bonne volonté. Mais M. Supervielle n'aurait pas,



Raymond Brouleau et Lise Topart dans une des principales scènes

lui fout le premier, admis un dénouement pessimiste, qui eût abattu la maison Bigua comme une tragique maison Usher.

Les objections naissent aisément... Mais elles sont vite anéanties, par la grâce de la fantaisie. C'est un conte de fées. Heureux les cœurs purs; le royaume de Dieu leur est ouvert.

Les logiciens peuvent maugréer. Et nous autres, gens de la Grande Ourse, raisonneurs impénitents, psychologues du péché, nous avons beau jeu, à ricaner. Ceci est le rêve d'un poète, qui a souvent levé les yeux vers l'ardente Croix du Sud; et qui est lui-même un admirable modèle de vie familiale, de paternité souriante, et de tendresse humaine. A la réflexion, on peut bien chicaner; dire qu'on préfère des personnages moins exceptionnels, imprégnés des poisons de l'humanité nouvelle... Mais tant qu'on écoute ce récit capricieux et irréel, on est envoûté. C'est quelque chose comme *L'Oiseau Bleu* de Maeterlinck... Ce monde délicieux, ce n'est pas celui qui est; mais c'est celui qui devrait être; — exactement ce qu'on enseigne à écrire aux lycéens sur les héros de Corneille.

Robert KEMP.

Le Monde Officiel et Diplomatique



A L'AMBASSADE DE L'IRAN

Le Jeudi 23 Décembre 1948. A midi, Son Excellence M. Ali Dachtî a été reçu au Palais d'Abdine en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi les lettres l'accréditant comme ambassadeur d'Iran en Egypte.

Son Excellence l'Ambassadeur accompagné d'Ali Rachid bey Premier Chambellan s'est rendu au palais royal dans une automobile de la Cour escortée de cinq officiers motocyclistes de la garde royale et suivie de deux autres automobiles royales où avaient pris place Messieurs les Membres de l'Ambassade. A son arrivée ainsi qu'à son départ, Son Excellence l'Ambassadeur a été salué par une garde d'honneur pendant que la musique jouait l'hymne national iranien.

Ont assisté à cette solennité Son Excellence le Ministre des Affaires Etrangères, Son Excellence le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur Générale des biens privés et des palais royaux et Son Excellence l'aide de camp en Chef.

AU MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES

S.E. Salah el Dine Fadel bey, vient d'être nommé aux fonctions de Directeur de la Presse par S.E. le Ministre des Affaires Etrangères. Nous saluons avec plaisir cette nomination d'un diplomate exercé, qui allie à un patriotisme éprouvé une vaste culture et lui souhaitons plein succès dans cette nouvelle étape d'une brillante carrière.

POUR LES REFUGIES ARABES

Sous l'égide de Mme Triantafyllidis, épouse de S.E. le Ministre de Grèce en Egypte, les dames de la Colonie Hellène travaillent actuellement à confectionner des vêtements chauds pour les en-

EXPOSITION GEORGES SABBAGH



G. SABBAGH.— Portrait de son fils

La reproduction du tableau du talentueux artiste Georges Sabbagh que nous donnons ci-haut, fait partie des œuvres qu'il exposera du 6 au 15 Janvier chez Aladin, (8, rue Kasr-El-Nil).

Nul doute que les nombreux amateurs ne manqueront pas de visiter cette exposition et d'admirer le magnifique ensemble exposé par Georges Sabbagh.

fants des réfugiés arabes et leurs familles dispersés dans le Moyen-Orient. Notre photo montre une scène de cette activité quotidienne en faveur d'une cause humanitaire.

CHEZ ALADIN

Pour raffermir les liens culturels qui unissent la Suisse à l'Egypte et faire mieux connaître ici les belles éditions réalisées par les Editeurs Suisses, Mme

Nelly Vaucher-Zananiri avait organisé à l'époque des fêtes de Fin d'Année une exposition des plus réussies dans le cadre harmonieux d'Aladin. De nombreuses personnalités réhaussaient de leur présence cette manifestation intellectuelle et artistique où l'on peut admirer les véritables merveilles produites en Suisse dans le domaine de l'édition.

ECHOS ET NOUVELLES

LE BUSTE DE NEFERTITI

La presse du Caire a évoqué de nouveau l'affaire du buste de Nefertiti qui se trouve dans un musée de Berlin. Le « Journal d'Egypte » a en effet publié un extrait des mémoires du Baron Von Stohrer, ancien ambassadeur d'Allemagne en Egypte, dans lequel l'astucieux diplomate nous dit comment il essaya de rendre la célèbre œuvre d'art à l'Egypte, et comment il se heurta à l'intransigeance du chancelier Hitler, qui semble avoir eu plus d'amour pour les pièces de musée que pour les êtres humains !

Mais, il semble que le Baron se soit taillé la part un peu trop belle en nous faisant croire qu'il avait sué sang et eau à propos de cette affaire ! Car, dans un article de la « Bourse Egyptienne » du 29 octobre, Hassan Nachaat Pacha, ancien ambassadeur d'Egypte à Berlin, rétorque que c'est sur ses propres démarches que le gouvernement nazi fut pressenti, et que Goering, après avoir promis la restitution du buste, dut se déjuger sur une injonction formelle de Hitler.

Mais, sait-on l'origine de cette affaire ? Ce fameux buste fut découvert en 1912 à Tel-et-Amarna, par une mission allemande. Pour le soustraire au Service des antiquités égyptiennes, les Allemands déclarèrent faussement que le buste était en plâtre et qu'il n'offrait donc qu'une valeur médiocre. C'est seulement en 1923, que Borhardt révéla que le buste était de calcaire et qu'il avait été camouflé pour les besoins d'une injuste cause. On devine l'émotion provoquée par cette déclaration ; le résultat le plus net fut qu'aucune mission allemande ne fût plus autorisée à venir fouiller en Egypte.

LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Sous la plume de M. Charles Temerson, la revue française « Caliban » (numéro d'octobre 1948) publie un intéressant article sur l'œuvre « magnifique et peu connue » de la Mission Laïque Française en Orient.

Il conte les démêlés de la Mission Laïque avec le gouvernement de Vichy, lorsque celui-ci voulut s'emparer des fonds dont elle disposait. Mais les directeurs des établissements de la Mission Laïque décidèrent que jusqu'à la libération de la France, le siège central se trouverait en Egypte. Vichy, par l'entremise de M. Beaudoin, alors ministre des affaires étrangères, insista encore, mais en vain. C'est ainsi que



GEORGES DUHAMEL A L'HONNEUR

Nous apprenons avec grand plaisir l'élévation de notre éminent collaborateur et ami, M. Georges Duhamel, de l'Académie Française à la dignité de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Nous présentons au prestigieux écrivain qui s'est fait à travers les cinq continents le missionnaire de la culture et de la civilisation françaises, nos plus sincères félicitations.

ces grands archontes qui croyaient pouvoir tout régir sans la volonté des peuples, durent se replier sous la toile de leurs fragiles tentes.

Quel est aujourd'hui le bilan de la Mission Laïque ? A Salonique, les Allemands firent sauter le lycée de filles avant leur fuite. Mais, dans des locaux provisoires, le lycée fonctionne de nouveau et 1000 élèves ou étudiants le fréquentent. Le lycée de Damas a repris ses cours en octobre 1946, avec près de 600 élèves. Celui d'Alep qui s'est ouvert en même temps que celui de Damas, compte une moyenne de 500 élève-

ves. Nous ne parlerons pas de ceux de Beyrouth et d'Egypte qui sont en pleine prospérité. En Iran, le lycée français, construit à la demande du gouvernement, prépare 300 élèves au baccalauréat. C'est également à la demande des autorités éthiopiennes que vient d'apparaître le lycée français d'Addis-Abeba, lequel fonctionne avant même qu'il ait été inauguré.

Voilà le bilan d'une œuvre remarquable, dont le succès est dû aux principes mêmes qui l'inspirent : le respect des coutumes, respect des nations.

LES LETTRES FRANÇAISES AU LIBAN

Nous extrayons de la « Gazette des Lettres » du 16 octobre dernier, les lignes suivantes, signées de M. Raymond Loir :

« Nombreux sont les écrivains, les poètes libanais qui font paraître leurs œuvres en un français remarquable, digne des meilleures productions de France. Quelques-uns parmi eux sont connus en Europe, tels que Charles Corm, qui obtenait, en 1935 le Prix Edgar-Poe pour sa « Montagne Inspirée », Farjallah Haik qui fait paraître chaque année, chez les éditeurs parisiens, un roman de climat libanais, Hector Klat et Fouad Abyzaïd, l'un et l'autre couronnés par l'Académie Française. D'autres comme l'ancien Président de la République, Alfred Nacache, Michel Chiha et Elie Tyan sont les maîtres incontestés de la poésie française de sentiments libanais. Des jeunes comme Victor Hakim et Edmond Saad sont en train de se créer une place de choix dans le monde des lettres françaises d'Orient. Le Liban possède une poétesse de talent, Joumana Abdab. Parmi les prosateurs, des noms sont à retenir : Michel Chebli, historien des Maan et Eveline Bustros, auteur de « La Main d'Allah », paru naguère à Paris, chez Albin Michel et préparé par les frères Tharaud. Nadra Moutran qui donnait avant 1914 chez Plon une admirable « Syrie de demain » et Chukri Ghanem, eurent leur succès très parisien. La pièce de Ghanem « Antar » a été souvent reprise à l'Odéon. »

UN COMMENTAIRE ANGLAIS DE GAVAFY

Le professeur Robert Liddell, de l'Université Farouk Ier, vient de publier dans la revue anglaise « Horizon » de septembre dernier, une étude fort in-

intéressante sur la personne et l'œuvre du regretté Cavafy.

Selon lui, Cavafy était une pure figure d'Alexandrie, de l'Alexandrie cosmopolite d'aujourd'hui. Un voyage en Grèce ne semblait pas être pour lui un retour au pays d'origine. Mais il croyait à tort que les Grecs qui vivent à Alexandrie descendaient des anciens grecs de la période ptolémaïque.

L'œuvre de Cavafy est très différente de l'esprit athénien dont le but était d'enchanter l'esprit plutôt que de toucher le cœur. Cavafy était doué d'une certaine nostalgie ironique, il commentait les thèmes grecs en vieillard désillusionné. Il semble en effet qu'il ait été un désabusé. Ses poèmes sont souvent inspirés par le goût de la défaite, de l'échec, car il ne pensait pas que, même traduite en de beaux vers, une attitude noble ou héroïque pût servir d'exemple ou de leçon.

Au cours de l'article, on peut lire certains des poèmes de Cavafy présentés pour illustrer et soutenir la pensée de l'auteur. L'étude est vraiment remarquable de clarté — ce qui n'est pas toujours le cas dans la critique anglaise — et comme, dans l'ensemble, elle manifeste de la sympathie pour le poète, les fidèles de Cavafy la liront avec intérêt.

MAHMOUD BEY KHALIL, ACADEMICIEN

Elu en octobre dernier correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de Paris, S.E. Mahmoud Bey Khalil vient d'être reçu dans la savante société par une belle manifestation de sympathie.

Nous nous réjouissons d'une distinction si bien méritée. Nous savons que Mahmoud Bey Khalil est l'un des Egyptiens les plus versés dans le domaine de l'art et qu'il possède chez lui une magnifique collection de peintures du XIX^{ème} siècle. Il a souvent donné son appui et accordé son patronage aux manifestations artistiques organisées en Egypte, et la France a agi sagement en lui rendant ce témoignage de reconnaissance auquel nous sommes nous-mêmes très sensibles.

M. CHARLES MORGAN REMET SON « ODE A LA FRANCE » A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

M. Charles Morgan, qui garda aux heures les plus sombres de l'occupation toute sa foi dans les destinées de la France et traduisit cette confiance dans son « Ode à la France », a remis le 16 novembre ce beau poème à M. Julien Cain, Administrateur Général de la Bibliothèque Nationale. La cérémonie a eu lieu dans le vestibule d'honneur de la Bibliothèque en présence de M. Yvon Delbos, Ministre de l'Education Nationale.

M. Charles Morgan a prononcé en français une brève allocution à laquelle M. Yvon Delbos a répondu en disant que si l'« Ode à la France » avait sa place parmi les plus rares et précieux manuscrits anglais, « nous situons son auteur dans le cortège des plus grands écrivains français ».

LE SALON DES MOINS DE TRENTE ANS ENGAGE-T-IL L'AVENIR ?

Le Salon des moins de trente ans qui vient de s'ouvrir à Paris, est, cette année, beaucoup moins important que celui de l'année dernière, mais on y compte plus de diversité. Il y a encore bon nombre d'exposants qui se contentent d'appliquer des règles et des formules, mais on sent un désir plus grand de ne pas perdre contact avec la nature. L'abstraction n'est pas bannie, elle est même représentée assez brillamment ; d'autres demandent beaucoup à la couleur, comme Prouvost et ses beaux paroissés, Fierding, etc...

On a remarqué les tableaux de Dany, de Verdier, de Ségalat, André Minot et bien d'autres. Il y a quelques suiveurs. Le jeune Bernard Buffet a déjà le sien. Quant à lui, toujours moins de trente ans, il expose une grande Raie qui est un bon tableau.

Ainsi, dans la mesure où il donne un état de la toute jeune peinture — mais dans le caractère du Salon, la responsabilité du jury est engagée, puisque, sur huit cents toiles présentées, il n'en a retenu que deux cents — l'avenir est assez rassurant.

LE PROCHAIN FILM DE JULIEN DUVIVIER

Julien Duvivier, qui reporte à plus tard la réalisation de son film sur Paris, va prochainement entreprendre une œuvre sur les maisons d'éducation surveillée de jeune filles.

Ce film sera probablement tourné sans vedettes, dans une adaptation de Julien Duvivier et Henri Jeanson ; ce dernier signera en outre les dialogues.

L'intrigue de caractère dramatique, comportera aussi l'étude d'un milieu : les extérieurs du film seront tournés dans le Centre de la France. Le premier tour de manivelle sera donné à la fin du mois de janvier.

UN FILM ANGLAIS VA ETRE REALISE EN PROVENCE

Le metteur en scène Charles Bennett est arrivé à Aix-en-Provence, où il dirigera les prises de vue en extérieur d'un nouveau film anglais : « The Madnes of the Heart », d'après le roman de Flora Soudstrom.

Les principales scènes en seront tournées près de Carpentras et sur le littoral du Lavandou. Tous les intérieurs

du vieux manoir où se passe l'action seront reconstitués dans les studios londoniens.

CHIFFRE RECORD DU QUARTIER LATIN : 55.000 ETUDIANTS

Le Quartier Latin a quitté son aspect de vacances. Etudiants et étudiantes remontent à nouveau le Boul « Minch » et la rue Soufflot, livres et cahiers sous le bras. Le Dupont, le Capoulade, le Mahieu sont déjà pleins de cette jeunesse intellectuelle et exubérante.

Les premiers cours ont commencé en Sorbonne et si de nombreux professeurs sont encore retenus par la correction des examens, le travail aura bientôt repris dans toutes les Facultés. Quant à la rentrée officielle de l'Université, elle viendra plus tard, au début de décembre probablement, quand chacun, étudiant ou professeur, sera déjà installé dans cette nouvelle année universitaire.

Le nombre des inscriptions prises dans les différentes Facultés est encore en augmentation. Une cinquantaine de milliers d'étudiants suivaient l'an dernier les cours de l'Université de Paris. On prévoit que 4.000 à 5.000 inscriptions supplémentaires seront prises cette année, parmi lesquelles plus de 3.000 venues de provinces et de l'étranger. C'est donc à un accroissement d'effectifs de l'ordre de 10 pour cent qu'aura à faire face l'Université de Paris.

AUX ARCHIVES NATIONALES FRANÇAISES PRECIEUX SOUVENIRS ET DOCUMENTS COMMÉMORANT LA PAIX DE WESTPHALIE

M. Vincent Auriol a inauguré une fort importante exposition installée dans le noble cadre des Archives nationales, rue des Francs-Bourgeois. C'est, en effet, le tricentenaire des traités de la paix de Westphalie, signés à Munster et à Osnabruck le 24 octobre 1648.

Peu de dates sont plus importantes dans l'histoire de France. Toutes les puissances du continent, tous les princes contribuèrent à la construction de ce monument, Assemblée de l'O.N.U., avant la lettre, triomphe posthume de Richelieu et de Gustave Adolphe. Le péril causé par la Maison d'Autriche était définitivement conjuré ; les deux puissances victorieuses, la France et la Suède, devenaient « garantes » des libertés germaniques.

On comprend donc l'intérêt de cette exposition, qui a duré jusqu'au 29 novembre et pour laquelle le Gouvernement Français, ceux de Suède, d'Angleterre, de Hollande ont prêté des trésors : le roi de Suède a même envoyé les reliques du glorieux Gustave

Adolphe, la Hollande l'original du traité, qui est là, sous vitrine.

Au rez-de-chaussée, se trouve la salle des traités, avec de précieux documents, l'encrier de Ferdinand III ; au premier étage, la salle de l'alliance franco-suédoise et celle de l'alliance franco-néerlandaise. On y voit la splendide tapisserie de Didon et Enée, les épées de Gustave Adolphe, de Turenne, le costume de Gustave Adolphe, la chabraque de son cheval, l'armure de Louis XIII, celle de Henri II et une foule de portraits inconnus, portraits révélateurs, par l'art patient des artistes de ce temps, de l'âme d'un Mazarin, d'un Condé, d'un Waltenstein.

L'EXPOSITION « NAISSANCE DU CINEMA » MONTRE LE PRODIGIEUX EFFORT D'UN ART QUI A GRANDI AVEC NOTRE EPOQUE

« Naissance du Cinéma », tel est le titre de l'exposition inaugurée le 26 octobre dans les locaux de la cinémathèque française, 7, Avenue de Messine, par M. Robert Lacoste, ministre de l'Industrie et du Commerce. Une telle manifestation ne pouvait manquer de célébrer du même coup la mémoire de Georges Méliès, pionnier d'un art qui a grandi avec notre époque et qui fait maintenant partie intégrante de notre civilisation.

Et c'est une retrospective admirablement présentée qui offre aux visiteurs un émouvant voyage dans le passé du cinéma. Le zootrope de Horner, le phénakisticope, le praxinoscope de Reynaud, le kaleidoscope et tous les instruments qui furent l'enfance du cinéma rappellent à chacun le prodigieux effort de tous ceux qui ont contribué à faire du septième art la merveille actuelle.

On retrouve naturellement le chronophotographe de Marey et le fameux cinématographe de Louis Lumière, qui permit aux foules de découvrir ce qui n'était jusqu'alors que du domaine expérimental.

Dans cet ensemble de machines, aujourd'hui désuètes, d'immenses panneaux extravagants retracent quelques-unes des fantasmagories qui firent la célébrité de Georges Méliès et lui valurent le surnom de « mage du cinéma ».

A l'heure où le lycée Voltaire inaugure une classe de cinéma et où d'autres institutions entreprennent l'étude rationnelle de son art, la somme remarquable que représente cette exposition vient à son heure, pour marquer d'une manière définitive les stades différents qui ont conduit les hommes à parachever l'une des merveilles techniques pacifiques de notre temps.

UNE CLASSE DE CINEMA AU LYCEE VOLTAIRE

Une classe de préparation au concours d'entrée à l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques — section « réalisation production » — est ouverte au lycée Voltaire pour l'année 1948-1949.

Le concours d'entrée ouvert aux candidats déjà titulaires du double baccalauréat, aura lieu au lycée Voltaire. Il comprendra, pour l'écrit : une composition française et une interrogation faisant appel à un goût cinématographique pour l'oral, une série d'interrogations-tests sera également posée au candidat.

LES PRIX LITTERAIRES

La saison des prix littéraires a commencé le 22 octobre avec l'attribution du Prix des Lecteurs, décerné pour la seconde fois cette année par un jury composé de 1.000 lecteurs.

Jean Van Dorp, l'emportant sur les autres concurrents restés en lice, reçut le premier prix d'une valeur de 400.000 frs. pour son roman « Flamand des vagues ».

Le second prix, de 100.000 francs, fut attribué à Hervé Bazin, auteur de « Vipère au poing ». M. Hervé Bazin est le petit-neveu du célèbre auteur et académicien René Bazin.

LE CONGRES DU SECRETARIAT D'ETUDES POUR LA LIBERTE DE L'ENSEIGNEMENT

Le premier Congrès du Secrétariat d'Etudes pour la liberté de l'enseignement et de la défense de la culture a eu lieu à Paris les 20 et 21 novembre.

Le programme même des travaux de ce Congrès fera apparaître à la fois la complexité du problème auquel le Secrétariat d'Etudes s'est attaché à la nécessité, pour tous les Français, de défendre la liberté de l'enseignement qui constitue un des éléments principaux de la paix sociale en France.

Les différentes commissions du Congrès seront consacrées à l'étude des diverses responsabilités en matière d'éducation et de culture : la responsabilité des parents, des professeurs, des chefs d'établissements, des communes, des professions et plus généralement, dans une commission réservée aux publications, les responsabilités de tous ceux qui ont pour mission de faire connaître leur pensée et d'être ainsi des guides.

AU MUSEE DU LOUVRE LE SALON CARRE EST OUVERT AU PUBLIC

Le 19 octobre, au musée du Louvre, a été inauguré par M. Jaugard, directeur des Arts et des Lettres, le Salon Carré, dans sa nouvelle présentation.

On sait que le Salon Carré était autrefois un endroit assez sombre où étaient groupés les tableaux les plus célèbres du Musée, de la Joconde au Saint Jean et aux Noces de Cana. C'est aujourd'hui une salle très claire, du fait que cinq grandes fenêtres ont été percées, et dans laquelle est réunie l'école espagnole. On peut voir là, les admirables Greco, le portrait de Louis XII, le Christ en croix, et le Portrait d'Homme dont le Louvre s'est enrichi à la suite d'un échange dont on n'a pas fini de discuter l'opportunité, échange qui, d'autre part, a fait entrer au Louvre deux Infantes de Vélasquez dont l'une, tout au moins, est un chef-d'œuvre. On peut voir là aussi les tableaux de Herrera, Zurbaran, Ribera, les Murillos et deux beaux Goyas, en particulier le portrait du conventionnel Guillemarnet avec son chapeau à plumes tricolores. D'aucuns regretteront l'ancien Salon Carré, mais le nouveau a aussi de chauds partisans.

ACCORD CULTUREL FRANCO-AMERICAIN

Le gouvernement français et le gouvernement des Etats-Unis, représentés par MM. Schuman et Yvan Delbos, d'une part, et par M. Jefferson Caffery, d'autre part, ont signé, au ministère des Affaires Etrangères, un accord sur les échanges dans le domaine de l'enseignement.

DES MEDAILLES D'OR A DEUX FILMS EDUCATIFS FRANÇAIS

Avec la présentation de « Rubens » et de « Van Gogh », et la remise à chacun de ces films d'une médaille d'or, ont pris fin, le 18 octobre, les travaux du Congrès International du Cinéma éducatif.

LOUIS SALOU EST MORT

Louis Salou, comédien de grande classe, que le cinéma avait rendu célèbre, est mort le 22 octobre à la clinique de Fontenay-aux-Roses où il avait été transporté d'urgence la veille au soir terrassé par un empoisonnement.

Louis Salou avait fait ses études au Théâtre dans la compagnie de Georges Pitoëff auprès de qui il créa le « Singe Vêlu » d'O'Neil Sainte Jeanne, « Six Personnages en quête d'auteur », de Luigi Pirandello, et bien d'autres œuvres de qualité.

Il lui fallut jouer longtemps de petits rôles au cinéma avant de se voir confier les grandes compositions dans lesquelles il put montrer la qualité et l'étendue de son talent. Il suffit de citer les « Enfants du Paradis », « Boule-de-Suif », « La Chartreuse de Parme » et surtout la « Vie en Rose » pour évoquer chacune de ses remarquables créations.

CHRONIQUE DES LIVRES

**H. — I. Marrou : HISTOIRE DE L'EDUCATION
DANS L'ANTIQUITE, aux Editions du Seuil,
27, rue Jacob, Paris, 1948, 1 vol.
in-82 de 596 pages.**

Le livre magistral qui vient de paraître sous ce titre un peu intimidant et inactuel ne s'adresse pourtant pas seulement aux spécialistes; il mérite d'intéresser dans le grand public tous ceux que préoccupe le sort de la culture européenne, et qui d'abord ne manqueront pas d'être sensibles aux qualités proprement humaines de son auteur. M. H. I. MARROU n'est pas un érudit retranché du monde vivant. Ancien Membre de l'Ecole Française de Rome, Professeur à la Sorbonne, il a publié, voici dix ans déjà, une thèse sur « Saint Augustin et la fin de la Culture antique », qui, tout de suite, lui a valu une place d'honneur parmi les historiens de la littérature latine chrétienne. Mais en même temps il était apparu, sous le nom de Henri DAVENSON, comme un écrivain attentif à tous les aspects de la vie spirituelle contemporaine. Dès 1934, il avait donné aux « Cahiers de la Nouvelle Journée » un petit livre riche de sens, « Les Fondements d'une Culture chrétienne ». Depuis, on l'avait rencontré, dans les manifestations du groupement « Esprit », dans les réunions littéraires de Lourmarin et de Royaumont, qui présentait avec modestie un faisceau varié de dons et de curiosités: savant inattaquable, causeur brillant, sportif qualifié, musicien particulièrement versé dans la connaissance de la chanson populaire. Cet ouvrage sur l'éducation antique, signé Marrou, pourrait l'être aussi Davenson. Dédié à la mémoire d'un étudiant de Lyon exécuté par les Allemands, il reflète d'un bout à l'autre, sous une apparence de détachement scientifique, la gravité ardente d'un livre médité sous l'occupation; inspiré par un sentiment chrétien des valeurs, il a parfois, pour condamner certaines formes de l'esthétisme grec, la rude sévérité d'un Péguy, imprimé aux Editions du Seuil, dans la maison d'« Esprit » il fait de fréquents emprunts à la terminologie du personnelisme. Il n'est pas jusqu'au scoutisme qui n'anime çà et là son étude des mouvements de jeunesse dans l'antiquité, et par exemple à Sparte, où il retrouve la distinction familière des loutaveaux, éclaireurs et routiers.

Mais le sujet, traité ici de manière attachante, était en lui-même d'un intérêt présent. Car malgré tant de siècles, écoulés, tant d'invasions et de révolutions, malgré tant de réformes projetées ou appliquées, le système pédagogique français repose encore tout entier sur les bases posées il y a deux mille ans par les Grecs et les Latins. L'enseignement secondaire particulièrement, par delà la création des Lycées sous la Révolution française, la fondation des Collèges des Jésuites et des Académies protestantes au XVIème siècle, la renaissance carolingienne au IXème, et la destruction de l'Empire romain au Vème, remonte essentiellement à des institutions et à des traditions élaborées à Athènes, à Alexandrie et à Rome. Les écoliers, en passant des classes de Grammaire aux classes de Lettres, dont la dernière s'appelait naguère encore Rhétorique, puis en Philosophie, ne se doutent pas qu'ils suivent un cycle d'études dont le cours a été tracé quelque trois cents ans avant notre ère; ni que le programme de culture générale qu'on tente de leur inculquer est aussi vieux que le théorème de Pythagore et le principe d'Archimède; ni enfin qu'en mettant en parallèle Corneille et Racine, ils peinent sur le même exercice qui tourmentait les petits Grecs et les petits Romains dans une sempiternelle comparaison de Démosthène et de Cicéron.

Tout cela, on l'eût deviné déjà, grâce à de bons ouvrages parus au XIXème siècle. Le mérite de M. Marrou a été de reprendre le problème dans son ensemble et avec des documents nouveaux, d'embrasser, d'Homère à Charlemagne, le développement d'une quinzaine de siècles, de montrer comment s'est peu à peu formé, et maintenu sans défaillance, une forme de culture qui n'a pas cessé de s'imposer aux éducateurs modernes; et pour cela, il n'a pas eu recours seulement au vague témoignage des auteurs classi-

ques: il a largement exploité tout ce que les découvertes récentes de l'archéologie, de l'épigraphie et de la papyrologie mettaient à sa disposition: tablettes à écrire, cahiers de classe, livres du maître, manuels scolaires, dictionnaires bilingues, bref, tout le matériel d'enseignement des grandes Universités et des moindres écoles de village dans l'Egypte gréco-romaine. Nous savons maintenant dans le détail comment les élèves d'alors apprenaient à écrire et à compter, comment se pratiquaient la récitation et l'explication des textes, les devoirs qu'on proposait et jusqu'au plan des rédactions. — Vous discuterez la pensée suivante d'Isocrate « La racine de l'éducation est amère, mais les fruits en sont doux ». Le corrigé prescrivait huit paragraphes:

1. — Présenter Isocrate et faire son éloge;
2. — Paraphraser en trois lignes son aphorisme;
3. — Justifier brièvement son opinion;
4. — L'établir, par contraste, en réfutant l'opinion contraire;
5. — L'illustrer d'une comparaison;
6. — Puis d'une anecdote, empruntée par exemple à Démosthène;
7. — Citer des autorités à l'appui, empruntées aux Anciens (Hésiode);
8. — Conclure: Telle est la belle pensée d'Isocrate au sujet de l'éducation.

Mais là ne devait pas s'arrêter la fortune de ce beau thème de dissertation. Les jeunes Romains, nourris à la même école que les jeunes Grecs, apprendraient à leur tour la grammaire en déclinant: « Marcus Porcius Caton a dit que les racines des lettres étaient amères, mais que les fruits en étaient doux. De Caton est rapporté la parole que... A Caton il a plu de dire que... On rapporte que Caton a dit que... O Caton, n'as-tu pas dit que... Les Marci Porcii Catones ont dit que les racines des lettres étaient amères, etc... etc... ».

Nous donnons cet exemple, entre beaucoup d'autres, pour que l'on mesure l'extraordinaire précision de nos connaissances en ce qui concerne l'éducation antique. M. Marrou ne nous laisse ignorer ni la place que tenaient dans les horaires la gymnastique et la musique, ni le rôle de la sténographie dans la formation des futurs fonctionnaires du Bas-Empire, ni la condition et le traitement des différentes catégories de professeurs, ni les vicissitudes de la politique scolaire des gouvernements. Mais son but est plus élevé que la satisfaction de la simple curiosité. Cette claire synthèse prétend en outre expliquer et juger. De l'éducation antique, il retrace les lointaines origines et la lente évolution, depuis la primitive civilisation chevaleresque dont Homère est le miroir, jusqu'à l'idéal démocratisé institué par Athènes, jusqu'à la religion de la culture répandue à l'époque hellénistique et dont Rome ne fera qu'assurer la diffusion à l'échelle de tout le monde connu. Et quant au jugement, il est exprimé au centre du Livre, dans un chapitre intitulé « L'Humanisme classique » dont tous les termes sont à prendre en considération: humanisme classique, qui, à la différence de nombre d'éducateurs modernes, préfère l'homme adulte à l'enfant, l'homme moral à l'érudit et à l'artiste, l'homme littéraire à l'homme scientifique, l'homme complet au technicien. M. Marrou n'admire pas tout dans cet idéal, certes. Les transformations du monde ont peut-être rendu caduques certaines de ses lois. Notre époque n'a plus le droit de se complaire à former les hommes de goût qui charmaient des temps plus heureux. Mais l'humanisme classique est autre chose: il fournit « la matière première d'un type humain supérieur, apte à tout », et décidément incomparable, « s'il se met au service d'une cause à laquelle la personne humaine accepte de se consacrer pour s'accomplir en se dépassant ».

Jacques DOMBASLE.

**Marie-Aimée MÉRAVILLE : LA VACHE,
Cette noble servante
(Albin Michel, Edit. Paris)**

Le monde des bêtes pourrait-il offrir au monde bouleversé des hommes un refuge et un repos, le monde ignorant et fidèle des bêtes domestiques, celui qui n'a découvert ni les camps de concentration, ni la désintégration de l'atome... Et pourtant, dit l'auteur, ce sont les hommes qu'il faut aimer. Aimer les bêtes, c'est encore aimer les hommes. Il ne s'agit pas ici des animaux d'appartement, courtisans gracieux qui se disputent le droit au tabouret, mais des grandes, grosses bêtes de la prairie et de l'étable. Domestique, la vache, mais de toute antiquité, animal noble, grecque égyptienne, biblique et pourtant familière, mère du veau et nourrice des hommes et toujours généreuse, libérale de sa chair et de sa force domestique comme de son lait.

Marie-Aimée MÉRAVILLE, qui a débuté dans les lettres par un roman paysan très personnel et vigoureux et d'une sensibilité sans complaisance, *Le Coffre à sel*, a retrouvé à propos du plus utile des animaux domestiques, du plus familier comme du plus secret, le seil et l'humanité de la vie paysanne, dans ce livre où l'humour et le réalisme sont savoureusement unis, où la ootechnie se fait poétique. Car il y avait beaucoup à dire sur la vache, océanique, montagnarde, tantôt nomade, et tantôt sédentaire, française, européenne et presque universelle.

Un volume in-16 de 232 pages avec 16 planches hors texte en héliogravure: 300 francs.

**Daphne du Maurier : LES DU MAURIER
Traduit de l'anglais par Denise van Moppès
(Albin Michel, Edit. Paris)**

Ce n'est pas un roman, mais, pour raconter l'histoire de sa famille, Daphné du Maurier met en œuvre ses plus belles qualités de romancière. La réalité, souvent aventureuse et toujours pittoresque, lui a fourni les personnages et les décors, son art leur a rendu une vie saisissante. Son intuition psychologique les a éclairés de l'intérieur, son goût esthétique les enveloppe d'une grâce inoubliable.

Depuis la dynastie aïeule, courtisane londonienne, maîtresse du Duc d'York en 1811, jusqu'au charmant Georges du Maurier, le grand père de Daphné, dessinateur de Punch et auteur de Pétrange et délicieux Peter Ibbetson, cette famille à la double origine, anglaise et française, pleine de passions et de dons, évolue parmi les modes changeantes du XIX^{ème} siècle, entre Londres et Paris.

La célèbre romancière de Rebecca se révèle ici une admirable chroniqueuse et conserve, en changeant de genre, son plus beau don : celui de rendre passionnant tout ce qu'elle conte.

**Dr. Emile Gromprier :
FIL, ELEPHANT DU TCHAD
(Albin Michel, Edit. Paris)**

La littérature française sur les animaux et les chasses d'Afrique vient de s'enrichir singulièrement d'un nouveau livre du Dr. Gromprier intitulé « Fil, éléphant du Tchad ». Nous voulons attirer l'attention des lecteurs sur cette excellente monographie du magnifique animal qu'est l'éléphant d'Afrique. Ce n'est pas un journal de chasse, ni une œuvre de systématique, c'est la vie même de l'animal sauvage pris dès sa naissance et que l'auteur fait évoluer à travers tous les dangers et les vicissitudes qui peuvent survenir pendant toute sa longue vie.

Par sa conception et par sa facture, ce nouvel ouvrage du Dr. Gromprier s'écarte autant des œuvres purement zoologiques que des relations de chasse et de voyage. C'est une histoire longuement vécue, rapportée de la façon la plus scrupuleuse, la plus subtile, souvent la plus émouvante et parfois tragique de la vie d'un grand éléphant d'Afrique. Cette importante contribution à la psychologie animale, accompagnée d'une série d'illustrations prises sur le vif, passionnera le grand public, comme les chasseurs, les zoologistes et tous ceux qui aiment la nature.

SEM.

**D.-E. Inghelbrecht : COMMENT ON NE DOIT
PAS INTERPRETER CARMEN, FAUST et
PELLEAS (Heugel, édit.). — DIABOLUS
IN MUSICA (E. Chiron, édit.). — MOU-
VEMENT CONTRAIRE, SOUVENIRS D'UN
MUSICIEN (Daumat, édit.). — (Paris).**

Les livres de D.-E. Inghelbrecht ressemblent singulièrement à l'homme qui les a écrits: ils sont nerveux, pleins de malice, et l'ironie du style cache ou souligne plus souvent encore la justesse de l'observation. Avant de publier *Mouvement contraire*, *Souvenirs d'un musicien*, Inghelbrecht nous avait donné de bien curieuses remarques sur *Carmen*, *Faust* et *Pelléas*, avec ce sous-titre: « Comment on ne doit pas les interpréter », puis un *Diabolus in musica* non moins judicieux et tout aussi divertissant. Beaucoup de ceux qu'il égratigna dans ces pages ont sans doute pensé que le diable avait collaboré avec le chef d'orchestre — un diable en vérité point si méchant qu'il peut sembler, un diable animé, en tous cas, de l'esprit de justice et qui ne se donne l'air féroce que pour mieux redresser les torts. Il a dit: « N'y a-t-il pas toute la sottise d'un héroïsme inutile à dire seul, tout haut, ce que tout le monde pense tout bas? ». C'est l'héroïsme de Don Quichotte, et il y a du Don Quichotte chez Inghelbrecht; mais y a aussi beaucoup de bon sens et qui, s'il n'empêche point Quichotte de partir en guerre, le retient de prendre des moulins à vent pour des géants et de rompre des lances pour des billevesées. Ce que combat Inghelbrecht, c'est la malfaisante routine, ce sont les « idées reçues », les clichés qui tiennent lieu de raison et dispensent de penser soi-même parce qu'il est commode d'adopter toujours une attitude conformiste. Oui, il faut quelque héroïsme — qui peut être inutile, mais n'est, en tous cas, jamais sot — pour oser s'élever contre les consignes du snobisme et les mots d'ordre traditionnels, les poncifs répétés par ceux qu'effarouche toute originalité. Des deux côtés, on risque de déplaire. Risque accepté délibérément par Inghelbrecht qui ose admirer ce que la mode du moment rejette, et qui ose tout autant reconnaître et défendre un talent personnel que le *servum pecus* s'obstine à nier.

Né en 1880, D.-E. Inghelbrecht, élevé dans le monde des musiciens, connaît bien ce dont il parle. Il a gravi laborieusement les échelons qui l'ont élevé au poste qu'il occupe aujourd'hui: chef d'orchestre de l'Opéra, il a été d'abord musicien d'orchestre lui-même, chef des chœurs, — et c'est dans cette fonction qu'il participa à la création du *Martyre de Saint-Sébastien* et gagna l'amitié de Claude Debussy — fondateur et chef de l'Orchestre National de la Radiodiffusion, après avoir été directeur de la musique à l'Opéra-Comique, chef d'orchestre des Concerts Padeloup, directeur de l'Opéra d'Alger... que sais-je encore? Sa carrière de compositeur n'a guère été moins mouvementée. Il a produit des ouvrages qui l'ont imposé dès la jeunesse. Ses *Nurseries*, sur des chansons enfantines, sont de petits chefs-d'œuvre non seulement de grâce et d'invention, mais aussi de finesse, de trouvailles orchestrales. Son *Greco*, son *Diabre dans le Beffroi*, sa *Sinfonia brève*, ses *Jeux de couleurs*, son *Requiem* attestent la diversité de ses dons et la curiosité d'un esprit très largement ouvert.

De ses débuts, Inghelbrecht ne nous cache point qu'ils furent difficiles: à la fin du siècle dernier, les « jeunes » ne rencontraient point auprès des grands aînés la mansuétude qui leur est généralement assurée aujourd'hui. Inghelbrecht avait envoyé à Edouard Colonne le manuscrit d'un ouvrage symphonique intitulé *Pour le jour de la première neige au Japon*, et l'illustre chef des Concerts du Château-le convoqua. Ce fut pour lui administrer une semonce: Avait-on idée de choisir un tel titre? Pouvait-on imaginer que le public parisien s'intéressât à la neige au Japon? Et Colonne enjoignit à son visiteur de s'asseoir au piano et de jouer la réduction de sa pièce. Le verdict ne tarda pas à être rendu: il était tel qu'on pouvait l'attendre après ces critiques préliminaires. L'auteur était prié d'aller porter son ouvrage ailleurs — là où son père, qui avait quitté Colonne pour Lamoureux, était allé lui-même. Car Inghelbrecht apprit, ce jour-là, à ses dépens, que la musique, si elle adoucit parfois les mœurs, n'apaise pas toujours la rancune.

Ses souvenirs fourmillent d'anecdotes amusantes — et fort instructives. Il y a des pages sur le rôle du chef d'or-

chestre dans les « comités » des associations symphoniques que l'on voudrait citer: elles éclairent d'un jour très direct l'une des maladies dont souffre le plus gravement la musique contemporaine, la difficulté de faire jouer les œuvres nouvelles. Mal chronique, et depuis longtemps, puisque l'histoire nous apprend que la plupart des ouvrages dont le public se montre insatiable aujourd'hui ont eu des débuts difficiles et n'ont dû d'être joués qu'à la ténacité de chefs qui réussirent à les imposer. Mais il est certain que les conditions actuelles sont encore plus dures qu'au temps où le chef d'orchestre choisissait lui-même ses programmes, et pouvait user de son autorité pour maintenir contre vents et marées une œuvre accueillie froidement à la première audition. Inghelbrecht voudrait que l'esprit d'émulation remplaçât l'esprit de concurrence. Mais il ne se fait point trop illusion: l'expérience qu'il a acquise au cours d'une carrière déjà longue l'a rendu sceptique. Elle ne lui a cependant pas ôté le goût de la lutte, et on le trouve aujourd'hui comme à l'époque de sa jeunesse toujours prêt à servir son art et à se dévouer pour les causes qu'il estime justes.

René DUMESNIL.

Jean Guéhenne : JEAN-JACQUES — EN MARGE DES CONFESSIONS (Editions Grasset — Paris — 1948)

Jean-Jacques Rousseau avait adjuré tous ceux qui par ses critiques se sont partagés en apologues et en détracteurs leraient de lui de ne dire que la vérité. Ses biographes et également passionnés. Dans toute son œuvre Rousseau se pose en accusé qui, injustement calomnié par la Société où il vécut, en appelle au genre humain et à la postérité. Il était donc naturel qu'il suscitât de nouveaux plaidoyers, et aussi des réquisitoires.

M. Jean Guéhenne, dans la remarquable biographie dont il vient de publier le premier volume (1), a compris que ce n'était pas en cachant les bassesses et les vices de Jean-Jacques qu'il ferait comprendre sa véritable grandeur et le drame de son existence. Le récit paraît parfois cruel; il est toujours vivant et véridique: « Je ne sens pour lui, écrit-il au seuil de son livre, ni amour ni haine. Je l'admire et je le plains, comme on finit sans doute par admirer et plaindre n'importe quel homme qu'on a bien connu ».

*

En écrivant les *Confessions*, cette « entreprise qui n'eut jamais d'exemple et n'aura point d'imitateur », Rousseau a prétendu nous montrer « un homme dans toute la vérité de sa nature ». Les aventures d'une jeunesse orageuse, la brillante et cruelle société littéraire du XVIII^e siècle à laquelle il ne sut jamais s'adapter entièrement contraignirent à un mensonge et à un avilissement quotidiens cet homme au maintien à la fois modeste et fier, trop timide pour briller et réussir dans le monde, trop orgueilleux pour s'y faire une place.

Né à Genève, « citoyen d'un Etat libre et membre du souverain », Jean-Jacques s'était enfui de sa patrie, et il ne mesura que longtemps après tout ce qui le séparait de la société française qui l'avait accueilli: « Il fallait, remarque M. Guéhenne, qu'il connût le monde et s'opposât à lui, que mille oventures l'obligeassent à reconnaître et à développer sa singularité, il fallait qu'il quittât Genève pour en devenir vraiment le citoyen ».

Aucun homme n'eut plus que lui la passion de la vérité et de la sincérité. Et pourtant, s'il fut sincère d'un bout à l'autre de ses *Confessions*, il ne fut pas pour autant véridique: « pas un fait dans son récit, à considérer isolément, qui ne soit vrai, note M. Guéhenne. Et tout y est, rien n'y manque. Mais le vieil homme, douloureux à force de penser à ces choses, les a mises dans le seul ordre propre à les justifier. Seuls les rapports entre les choses ont été changés ».

De Rousseau comme de Goethe nous avons trois images: le Rousseau qui se dégage de son œuvre — *l'Emile*, *La Nouvelle Héloïse*, *Le Contrat Social*: c'est le citoyen de Genève qui lutte contre la corruption de son siècle; — le Rousseau des *Confessions* et des *Réveries du promeneur solitaire*, c'est-à-dire l'homme des souvenirs, celui qu'il rêvait avoir été; enfin le Rousseau des archives, des documents, de la correspondance, l'homme qu'il avait été, au jour le jour, en dépit de lui-même. Les trois images ne se recouvrent pas, mais elles acquièrent une valeur exemplaire: qu'est-ce qu'un homme? Ce qu'il veut être dans son

œuvre et son effort créateur? Ce qu'il se souvient d'avoir été, lorsque, au soir de sa vie, il « remet en ordre » les images de son passé? Ou ce que les circonstances ont fait de lui?

Pourquoi une sincérité si passionnée fut-elle souvent si peu véridique? En recomposant sa vie, le vieil homme qu'écrivit ses souvenirs cherche instinctivement à donner un sens à son existence: « notre mémoire nous ment pour nous servir, remarque M. Guéhenne. Très exacte pour ce que furent nos intentions, elle met nos actes au compte de la fatalité. Jean-Jacques se raconte tel qu'il croit avoir été, tel qu'il était contraint de croire avoir été. »

*

Le destin ironique de Jean-Jacques Rousseau devait faire de cet homme libre et fier tantôt un laquais, tantôt un précepteur, tantôt un écrivain besogneux cherchant à s'introduire dans une société à la fois frivole et corrompue. Mais les expériences les plus amères, et en apparence les plus avilissantes ne le détournèrent jamais de son but. Sa passion de la vérité et de la justice triompha, et s'exprima avec une intensité qui étonna les plus frivoles de ses contemporains; bien plus, elle fit de lui un précurseur: « La chance ou la malchance, certaines conjectures du destin et de son génie ont fait de lui un extraordinaire résumé de la condition humaine dans les temps modernes, tel qu'on voit en lui se poser et se débattre un grand nombre des plus graves problèmes avec lesquels nous ne cesserons plus d'être aux prises. C'est ainsi qu'il ne peut mourir et qu'il est de toutes nos batailles ».

Jean-Jacques Rousseau, solitaire et incompris, osa braver les puissants et les habiles de son siècle. Il sentait obscurément qu'il parlait au nom d'hommes innombrables.

Jean-Louis BRUCH.

LES REVUES

PARTIR A LA DECOUVERTE

Après plusieurs mois d'une vie harassante, nous désirons nous évader, élargir notre horizon. L'éclatement du cadre nous sera d'autant plus facile que nous saurons nous servir de notre instinct de curiosité et de découverte. « Culture Humaine » (Editions J. Oliven, Paris, le No. 45 frs.), dans son dernier numéro propose à ses lecteurs la découverte des autres, la découverte de soi-même, la découverte de la nature et des articles toniques de MM. Emile Mousat, Dr. L. Mabile, Amédée Favol, Dr. L. Chauvois, Dr. L. Estèbe, M. Lange, Andrée Emorine Dumay, Eugène Luc, Dr. J. Poucel, Renée Lebel, Paul Serres, etc.

UN NOUVEL ESPRIT DE PROTECTION HUMAINE

Pour l'Editorialiste de « Culture Humaine » l'amoin-drisement du capital santé des ruraux résulte de 4 facteurs essentiels « La maladie de notre sol; L'alimentation défectueuse; Une hygiène déplorable; Des chocs et des conflits moraux ». Ce numéro réserve donc une place importante au problème de l'immunité naturelle. On lira avec beaucoup d'intérêt les articles substantiels que voici: Dr. Delore: Sur le médecin de famille et la médecine familiale; G. Dheur: Corps et Ame; Dr. L. Meunier: L'alimentation d'autrefois et d'aujourd'hui; R. Le Caisne: Terre, Pierres et Famille; J. Eyche: La jeunesse paysanne; A. Fayol: Olivier de Serres; G. Lacroix: Problèmes de la vie; Olivier Brachfeld: Comment vaincre les vétos catégoriques; P. Hamp: Commander les hommes, etc. L'abonnement pour l'étranger est reçu aux Editions Oliven, Paris, au prix de Frs. 600 l'an.

ORION.

Les Conférences

EN ECOUTANT...

ABDEL RAHMAN SEDKY BEY

Notre éminent ami, M. Abdel Rahman Sedky bey, Sous-Intendant de l'Opéra Royal du Caire et l'un des authentiques poètes du pays, fit dans les salons de l'« Association Egypte-Europe » une brillante conférence où il traita de la collaboration italo-égyptienne dans l'Art. Rappelant les échanges continus qui assurèrent la constante des rapports entre les pays Méditerranéens, l'orateur souligna les influences qui influencèrent réciproquement les pays Arabes et l'Italie au cours de l'Histoire. Il rappela le rôle des artistes, penseurs et intellectuels Italiens dans la renaissance de l'Egypte, en émaillant ses propos de nombreux exemples. Cette heureuse contribution au programme d'action de l'Association Egypte-Europe fut vivement applaudie.

LE POETE D. LYGISOS

Le 14 Décembre le « Comité Egypte-Grèce » organisa une très belle réunion



Le poète D. LYGISOS
croquis de M. Angelopoulos

littéraire dans la grande salle du Centre Hellénique du Caire où le poète D. Lygisos parla durant plus d'une heure du poète Cavafy gardant sous le charme de sa parole le nombreux auditoire parmi lequel on remarquait S.E. Aly Omar Sirry Bey, ancien Ministre d'Egypte à Athènes, le Consul Général d'Ethiopie à Jérusalem, les membres de la Légation Royale de Grèce et du Consulat Général et une foule d'intellectuels et artistes.

Le Secrétaire du « Comité Egypte-Grèce » M. Stavro Stavrinou présenta l'orateur en donnant un bref aperçu de l'œuvre du poète qui quoique jeune a déjà publié trois recueils de vers « Paysagas », « Cloches marines », le « Changement » et plusieurs critiques et essais dont une sur le poète Tellos Agras etc.

M. Lygisos, maître de son sujet, donna une analyse du poète « renoncateur » — comme il appelle Cavafy — d'une façon si érudite et si enthousiaste qu'il souleva les applaudissements d'un auditoire compréhensif et heureux d'entendre traiter un sujet si ardu d'une façon si magistrale.

M. JEAN GRENIER

M. Jean Grenier, Professeur à l'Université Egyptienne du Caire, fit au Cercle des « Amitiés Françaises », devant un auditoire vivement intéressé, par la profondeur de son propos et l'érudition avec lequel il le traita, sur la pensée philosophique contemporaine. Il esquissa rapidement les caractéristiques essentielles des systèmes de pensée en honneur en Angleterre et en Allemagne, pour s'étendre sur ceux qui portent la marque du génie et de la raison françaises, dont il rendit avec subtilité les traits qui composent sa richesse et son universalité.

SEM.

MM. LE PROF. B. GUYON

En dépit de la pluie battante, néfaste aux... nuages de tulle enveloppant les couvre-chefs empanachés, un auditoire très nombreux se pressait dans la salle de l'« Atelier », essayant avec peine de se frayer un passage parmi les rangées de chaises, plus serrées que des bancs de sardines ! (A bon entendeur, salut !) Les derniers venus, ignorant sans doute les lois de la relativité, cherchent à se glisser le long d'une barrière d'hostiles genoux et se demandent avec inquiétude si, pour arriver à s'asseoir, l'amputation immédiate de leurs jambes encombrantes va être nécessaire...

Comme toujours, l'élément féminin prédomine à la conférence de l'Atelier, conférence à la fois brillante et émouvante, magistralement illustrée par la lecture des principales scènes du « Maître de Santiago » (Messieurs Marcel

Jacques, Morineau et Mlle Monique Raminger en sont les interprètes) qui met le public en contact direct avec les personnages du drame.

M. Guyon analyse la pièce, souligne la beauté de la langue, son éclat et sa pureté. Il parle ensuite (Dieu nous pardonne ! nous allions écrire il prêche) de vertus éminemment chrétiennes et les recommande éloquemment à l'auditoire suspendu à ses lèvres : Pauvreté, Charité, Dépouillement, Sacrifice de soi, pratiqués par St. François d'Assise et les grands Saints.

L'émotion est manifeste parmi le public. Des yeux se mouillent. Quelques auditrices tirent furtivement, de leur sac en crocodile teint, le minuscule mouchoir destiné à esuyer les larmes qui, nous pouvons l'affirmer, ne sont pas de crocodile. Ceux qui ont fermé les paupières pour écouter avec plus de recueillement la parole inspirée de M. Guyon, se figurent peut-être le conférencier drapé dans le vaste manteau blanc des Dominicains...

Avoir quelques secondes durant senti son cœur régénéré, avoir aspiré en esprit à la grandeur et à l'élévation de l'âme c'est déjà beaucoup... « Des cimes, du ciel bleu, de l'idéal, même s'il est mensonger » écrivait dernièrement une collaboratrice du « Journal d'Alexandrie » en analysant — avant M. Guyon — la pièce de Montherlant. Et elle ajoute : « Si dans la littérature française il se dessinait une envolée vers le Beau, l'Idéal, même imaginaire, le pays entier — jeunesse, enfance et âge mur — bénéficierait d'une euphorie bien supérieure à « la vérité regardée en face ».

Quelle admirable conférence ! s'écrient les gens avec enthousiasme dans la bousculade du départ, tandis que les applaudissements crépitent encore.

Mais sitôt la porte cochère franchie, la... froide réalité happe l'exaltation du public, la pluie submerge les magnifiques sentiments !

Charité chrétienne, Salut du prochain, Amour et Sacrifice, autant en emporte le vent !

Les « veinards » heureux possesseurs d'une majestueuse « aérodynamique » ou d'un confortable « dernier modèle », se précipitent dans leur voiture et s'éloignent promptement.

Pas un geste secourable vers ceux ou celles qui, sous le vaste dôme de l'inélegant mais bienfaisant riflard, (que la Mode soit louée d'avoir rétabli sa vogue !) s'en vont cinglés par le vent et la pluie, les pieds dans les flaques.

« Charité bien ordonnée commence par soi-même », dit un dicton aussi vieux que le monde...

Elly NYSS.



Jouets Etrennes

GATTEGNO



T. A. E.
GREEK AIRLINES

Membre de l'Union Internationale des Transports Aériens (I.A.T.A.)

ALEXANDRIE - ATHENES : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Fouad à 13.45 (heure locale)

Arrivée à l'Aérodrome Hellénique à 17.05 (heure locale)

ATHENES-ALEXANDRIE : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Hellénique à 8.45 (heure locale)

Arrivée à l'Aérodrome Fouad à 12.05 (heure locale)

PRIX DES BILLETS:

ALEXANDRIE-ATHENES (simple)	L.E. 17, —
ALLER ET RETOUR	» 32,895

**POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS, S'ADRESSER
aux BUREAUX T.A.E., Hôtel Métropole**

35, Bld. Saad Zaghloul (Alexandrie), Tél. 21467 (5 lig.)

AUX AGENTS GENERAUX EN EGYPTE:

MISR AIRLINES, S.A.E.

AINSI QU'A TOUTES LES AGENCES DE VOYAGES.